

# sommaire du n° 101, décembre 2015

■ Billet de la rédaction	4
■ Séminaire EPFCL à Paris	
« Qu'est-ce qu'un analysant ? »	
Sol Aparicio, On ne naît pas psychanalysant...	6
Frédéric Pellion, Enfant vs analysant ?	15
■ La cure	
Michel Bousseyroux, Au commencement, le symptôme	
À la fin, le sinthome ou... ?	26
Cora Aguerre, Qu'est-ce qui s'écrit à partir d'une analyse ?	41
■ Identifications	
Martine Menès, « C'est entendu »	50
Lina Puig, Malaise identitaire dans la civilisation...	
S'identifier <i>via</i> la ségrégation ?	57
■ Connexions	
David Bernard, Vicky Estevez, Claude Léger	
Rencontre avec Jacques Drillon	68
■ Lecture	
Jean-Michel Arzur,	
À propos de <i>Vivre ensemble dans un monde incertain</i>	
de Serge Paugam	80
■ IX <sup>e</sup> Rendez-vous de l'Internationale des Forums, Medellín 2016	
Préludes	
Dominique Fingermann, Prolétaires de tous les pays	86
Diego Mautino, Qu'est-ce qui défait les liens ?	89

Directrice de la publication

**Agnès Metton**

Responsable de la rédaction

**Nicolas Bendrihen**

Comité éditorial

**Martine Capy**

**Lucile Cognard**

**Stéphanie Le Blan Subtil**

**Françoise Lespinasse**

**Fanny Matte**

**Marie Maurincomme**

**Kristèle Nonnet**

**Miyuki Oishi**

**Jean-Luc Vallet**

**Jérôme Vammalle**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

Le 16 novembre 2015

Une fois encore, l'horreur a surgi, à Paris, presque à la même place, encore à la même place.

Au moment de boucler l'édition de ce numéro, le comité éditorial du *Mensuel* tient à exprimer son affliction et toutes ses condoléances pour les victimes de ce sinistre 13 novembre 2015.

## Billet de la rédaction

Voilà, à Paris, le séminaire EPFCL a repris ! Et à la question posée cette année *Qu'est-ce qu'un analysant ?*, deux premières contributions nous apportent leurs enseignements et leurs réflexions pour y répondre <sup>1</sup>. Question qui amène à interroger l'analyse, cette expérience où se manifeste l'inconscient. Dans sa tâche, le psychanalysant, sujet qui « seul à parler d'abord » au psychanalyste, comme le précise Lacan dans sa proposition du 9 octobre 1967, recourt à l'association libre. Puis, chemin faisant de ses élaborations, l'analysant pourrait décider – en passant – de parler de son analyse à un autre analysant – passeur celui-ci.

Alors, dans ce numéro, il est question de ce qui est en jeu dans le lien analytique, dans et hors la cure. Lier, délier. Le lien serait un fil conducteur que nous pourrions dérouler de cette série de textes. Un par un et par leurs singulières portes d'entrée, nos collègues travaillent ce qu'il en est du cheminement de la cure, qui de dénouages en nouveaux nouages vise à passer, en prenant la voie psychanalytique, du deux au Un.


Le trajet de *l'Unbewusst* de Freud à l'Une-bévue de Lacan sur lequel nous avançons nous amène à interroger le dire de l'interprétation de « celui qui d'après ce qu'il réussit à retirer d'avoir été un temps psychanalysant réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer <sup>2</sup> ».

Surprises de la langue. De ses balbutiements, des sons que font les mots et qui sont entendus, nous cherchons, en questionnant la langue, à apprendre de ses usages, de ses écritures, de ses ressorts poétiques. Et par ce qui se révèle des vacillations de la langue peuvent surgir des résonances inattendues.

Je vous souhaite à la lecture de cet heureux assemblage une satisfaction, étincelante.

Kristèle Nonnet

1.  À écouter ou réécouter sur [champlacanianfrance.net](http://champlacanianfrance.net), rubrique « Audio ».

2.  J. Lacan, « Clôture du 9<sup>e</sup> congrès de l'EPF sur "la transmission" », *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979.

# SÉMINAIRE

Séminaire EPFCL à Paris

---

*Qu'est-ce qu'un analysant ?*

## Sol Aparicio

### On ne naît pas psychanalysant...

#### (Notes sur la définition de ce qu'est un analysant \*)

« Qu'est-ce qu'un analysant ? » Ce pourrait être une question... disons, innocente. Reçue au sein d'une école de psychanalyse, elle résonne bien sûr autrement. Elle présuppose la spécificité de la psychanalyse et signifie d'emblée que ça ne va pas de soi – ni d'être un analysant, ni de dire précisément ce que c'est.

Sous des dehors simples, la question s'avère difficile au moment de vouloir répondre, pour peu que nous voulions penser notre pratique quotidienne en regard de notre doctrine. Quelle définition donner qui soit valable pour tous les cas ?

Et pourtant, longtemps la question ne s'est pas posée, comme si cela semblait acquis. Il aura fallu attendre l'enseignement de Lacan pour qu'elle soit élaborée, et que l'on aperçoive l'incidence du discours analytique, avec l'éthique qui lui est propre, sur notre façon d'aborder la clinique et de penser les « indications » de la psychanalyse.

\*

Dans les textes qu'il a consacrés à la technique psychanalytique, aussi bien les premiers que l'*Abrégé* de 1938 <sup>1</sup>, comment ne pas le remarquer, on voit Freud employer de façon indistincte les mots *malade*, *patient* et *analysé*, que l'on peut pourtant aisément distinguer : le malade est celui qui est affecté de symptômes ; le patient, celui qui s'adresse à un médecin et se soumet à un traitement pour en être soulagé ; et l'analysé, celui qui se soumet à un traitement psychanalytique – auprès d'un « médecin analyste », selon l'expression que Freud emploie souvent <sup>2</sup>.

Très vite Freud constate que parmi ceux qui s'adressent à lui tous ne se soumettent pas facilement à l'analyse qu'il leur propose. (N'est pas hystérique qui veut ! pourrait-on dire.) Il introduit alors un « traitement

d'essai ». De quoi s'agit-il ? Tout en constituant « déjà le début d'une analyse » et se conformant « aux règles qui la régissent », ce « court traitement préliminaire » est destiné d'abord à établir si le cas « se prête ou non » à la technique de l'analyse – est-il ou pas susceptible d'hystérisation ?, dirions-nous –, puis aussi à « faciliter le diagnostic <sup>3</sup> ». On voit ici que la question des indications ne se confond pas avec celle du diagnostic, elle la dépasse. Pour mieux dire, les deux s'entrecroisent.

Freud ne l'a certes pas fait explicitement, mais on peut donner sans difficulté une définition de ce qu'est pour lui un analysant : il est celui qui se soumet – qui « obéit », dit Freud – à la règle fondamentale de l'analyse, celui qui associe librement. Par la suite, Freud dira pourtant comment il a dû adapter la technique inventée à partir de son expérience première avec des patients hystériques, pour pouvoir traiter les cas de patients phobiques ou obsessionnels – avec lesquels « une attente passive » s'avère contre-indiquée <sup>4</sup>... Freud subordonne ainsi la technique aux fins de l'analyse.

Nous le constatons après lui, la tâche analysante s'avère moins aisée pour le sujet obsessionnel qu'elle ne l'est pour l'hystérique. Et cela suffit pour mettre en évidence que ça ne se fait pas sans l'analyste, celui à qui la demande initiale est adressée. Cette demande, adressée à l'analyste comme à quelqu'un qui sait, constitue le transfert, soit ce qui est « au commencement » de toute analyse <sup>5</sup> et que l'association libre présuppose.

Chez Lacan, qu'en est-il ? Plusieurs définitions possibles de ce qu'est un analysant me sont venues à l'esprit, qui correspondent à des élaborations concernant l'analyse datant d'après son retour à Freud. (Ce n'est sans doute pas pour rien, puisque avec Lacan le champ de la psychanalyse s'est, je crois qu'on peut dire ça, élargi.) Un analysant est celui qui, dans le couple qu'il forme avec son analyste, se trouve en place de sujet. Ou celui qui, dans le discours analytique, occupe la place de l'Autre – désignée aussi comme celle du travail – en tant que sujet. Ou encore, celui qui transfère sur l'analyste le sujet supposé au savoir. On pourrait dire aussi qu'il est celui qui « se donne un partenaire qui a chance de répondre <sup>6</sup> ». À chaque fois, c'est d'un sujet qu'il s'agit dans les termes dont Lacan se sert. La définition du terme *analysant* passe toujours par ou renvoie à celle du *sujet*, représenté par un signifiant auprès d'un autre – définition du sujet que Lacan a introduite, dès l'écrit « Position de l'inconscient », en la fondant sur les coordonnées de l'expérience d'une analyse.

Or, pour mettre en avant ce point de départ que constitue le fait de s'adresser à un analyste, on peut proposer une définition concise que

j'appellerai inclusive ou non restrictive : *Un analysant est un sujet qui s'adresse à un psychanalyste, cette adresse supposant une demande.* Tout simplement.

C'est une définition démocratique. Elle fait écho à celle avancée par Lacan à propos de la psychanalyse : « L'analyse, c'est ce qu'on attend d'un psychanalyste <sup>7</sup> », assertion faussement tautologique. (Lacan reprenait là, dans *L'Envers de la psychanalyse*, la formulation qu'il avait d'abord introduite dans « Variantes de la cure-type » et reprise dans son séminaire sur l'acte analytique.) C'était dire que la chose dépend du psychanalyste à qui il revient de causer le désir d'analyse et qu'en principe, si psychanalyste il y a, tout sujet qui s'adresse à lui avec une attente, une demande, est un analysant... potentiel.

À cette définition non restrictive s'opposerait une définition restrictive que l'on pourrait énoncer ainsi : *Un analysant est un sujet qui, s'adressant à un psychanalyste, avec une demande, s'avère divisé par les manifestations du savoir inconscient.* On aperçoit tout de suite qu'ici l'adresse à l'analyste, condition nécessaire, n'est pas suffisante, puisque la définition prend en considération les effets qui dérivent de la réponse de l'analyste à la demande : ces effets sont, dans ce cas, de l'ordre des manifestations symptomatiques de l'inconscient, mais pourraient ne pas l'être. « Manifestation symptomatique de l'inconscient » – expression de Lacan dans *Télévision* – veut dire non seulement que l'inconscient se manifeste mais que cela a pour le sujet une valeur d'énigme, d'appel à savoir et de mise au travail, où « un rapport au sujet supposé savoir » est décelé.

(À la récente journée d'École qui eut lieu le 26 septembre à Toulouse, une collègue dépla avec précision un bel exemple de l'effet d'ouverture de l'inconscient produit par une intervention de l'analyste au cours des entretiens préliminaires. Cela « enclencha », disait-elle, l'entrée dans l'analyse, le sujet de l'inconscient se trouvant dès lors engagé dans la voie analysante.)

L'une et l'autre définitions font place différemment à la question des indications de l'analyse et font apercevoir la raison d'être des entretiens préliminaires. La question du diagnostic en fait partie. Sur ce point, tout en envisageant que cela puisse changer dans l'avenir <sup>8</sup>, Freud avait pris la position plutôt tranchée que l'on sait : pas d'analyse possible dans le cas des « (psycho)névroses narcissiques », du fait de leur incapacité au transfert. L'analyse serait réservée aux « névroses de transfert ».

Lacan, lui, n'a jamais, à ma connaissance, soutenu l'idée que l'analyse fut réservée aux sujets névrosés. Il a, par contre, soutenu plus d'une fois que sa définition du sujet s'appliquait à la structure de la psychose. Il l'a fait lors de l'ouverture de la Section clinique à Vincennes (1977), par exemple,



en affirmant que les termes dont il se sert dans ses mathèmes – S barré, S1, le S2, a – concernent aussi bien la névrose que la psychose. (Ce fut l'occasion pour lui de dire, ce que nous répétons souvent, que « la psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas ».) Mais ce n'était pas nouveau. Bien avant déjà, dans le séminaire sur l'identification, il avait déclaré que « si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, [...], la possibilité de la structure psychotique, nous ne serons jamais que des aliénistes <sup>9</sup> ». *Aliénistes* ! Ce mot qui fait couple avec « aliéné », déjà désuet depuis longtemps à l'époque, disait bien son appartenance à un champ clinique d'avant l'avènement de la psychanalyse et du sujet de l'inconscient.

Lorsque, dans « Position de l'inconscient », Lacan définit le sujet en indiquant que « sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant : à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute <sup>10</sup> », lorsque nous lisons ça, n'est-il pas évident que cette définition, tout en étant issue de son expérience de l'analyse, est valable pour tout sujet parlant ?

La possibilité de répondre à la question de savoir ce qu'est, à proprement parler, un psychanalysant n'est venue que tardivement. Pas avant que Lacan n'ait pointé que celui que l'on avait désigné jusqu'alors comme « l'analysé » – en traduisant le terme allemand que Freud utilisait – ne l'était que par anticipation et qu'il ne remplace cette dénomination par celle de « psychanalysant ». Il est vrai que Lacan a pu dire par la suite qu'en parlant de *l'analysant* il avait parodié le terme anglais *analysand*. Mais celui-ci a un sens légèrement différent, et Lacan prit soin alors – c'était à Genève en 1975 – de préciser ce qu'il voulait dire : « C'est que dans l'analyse, c'est la personne qui vient vraiment former une demande d'analyse, qui travaille. » L'accent est mis d'abord sur la demande, qui doit vraiment prendre forme, ensuite, sur ce « travaille » : l'analysant est celui qui fait le travail, alors que *the analysand* anglais était celui qui *undergoes*, littéralement, celui qui subit ou passe par une psychanalyse. On voit bien que l'enjeu de ce changement de dénomination est la façon dont on pense la psychanalyse.

Notre *analysant*, il me paraît important de le noter, apparaît à une date bien précise et significative, le 9 octobre 1967, dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École ». Comme si Lacan, à ce moment-là, en voulant rendre compte des conditions du devenir *psychanalyste*, avait été conduit à préciser, expliciter et ainsi définir ce qu'est ce *psychanalysant* qui le précède nécessairement. Il peut alors dire que « le psychanalysant

*fait* le psychanalyste <sup>11</sup> ». Tout cela advient dans un après-coup de l'Acte de fondation qui a suivi son excommunication <sup>12</sup>.

C'est donc le dire de Lacan qui, en 1967, (dé)nomme ou baptise (?) le psychanalysant et, en ce sens, on pourrait *presque* dire qu'il n'y en avait pas avant ! On peut penser, en tout cas, que c'est à partir de ce dire que le psychanalyste cesse définitivement d'être médecin, à partir de là que la clinique psychanalytique achève sa séparation d'avec la clinique psychiatrique, à partir de là aussi, si je ne me trompe, qu'il n'est plus tellement question de cure dans l'enseignement de Lacan mais surtout d'une expérience dont il va bientôt formaliser le discours.

Son élaboration autour du terme « psychanalysant » est donc contemporaine de la conceptualisation de l'acte analytique. De cette élaboration, je retiens le premier point, mentionné plus haut : il s'agit d'un sujet. Un analysant n'est ni un malade, ni un patient, il est en place de sujet. Tel que Lacan le formule alors, « le psychanalysant, en situation dans le discours, [...] est essentiellement celui qui parle et sur qui s'éprouvent les effets de la parole <sup>13</sup> ».

Ce qui s'éprouve suppose l'épreuve, l'épreuve de « sa propre démission », dit Lacan, à laquelle tous ne se soumettent pas. C'est ce que l'analyste a à mesurer au cours des entretiens préliminaires – celui qui est là et qui formule sa demande est-il susceptible de devenir un analysant, de faire de sa demande l'objet d'une élaboration qui l'implique comme sujet ?

On peut considérer que la seule condition dont Lacan fait dépendre la possibilité de devenir analysant est le désir <sup>14</sup>. C'est en fait plutôt sa seule indication. Il ne s'agit pas là du désir de l'analyste, même si la chose ne se passera pas sans lui. Je pense à la réponse donnée par Lacan dans *Télévision* (1973) à la question de savoir ce que la psychanalyse permet d'espérer. Vous connaissez le passage. « La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément, dit-il à son interlocuteur, de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. Mais chacun sait que je n'y encourage personne, personne dont le désir ne soit pas décidé <sup>15</sup>. »

Qu'un désir soit décidé ou non renvoie à la position d'un sujet particulier et ne dit rien de ce que nous appelons la structure clinique. Un peu plus loin, cependant, évoquant explicitement les éventuels « critères » pour l'analyse, Lacan pose que « le discours analytique exclut le vous qui n'est pas déjà dans le transfert [...] ».

Retour au transfert donc qui est au commencement de la psychanalyse. Mais que veut dire être « déjà dans le transfert » ? Faut-il entendre que Lacan rejoignait là la position de Freud ? Car n'y a-t-il pas que le sujet

névrosé dont on puisse dire qu'il est déjà dans le transfert ? Je ne suis pas sûre de pouvoir répondre simplement par oui ou par non, mais je vais essayer d'argumenter ma réponse.

Lacan avait précédemment rendu raison de la limite marquée par Freud lorsqu'il avait relevé – en 1969, dans *D'un Autre à l'autre* – que le sujet névrosé est « naturellement » psychanalysant. Le névrosé est « naturellement » susceptible de transfert puisque la structure de la névrose le rend sujet à la supposition de savoir. Si bien que le transfert est là « avant toute analyse », ce qui bien sûr prédispose fort favorablement le sujet névrosé pour la tâche analysante – même s'il en faut plus pour que celle-ci s'engage. Lacan parlait d'une coalescence, soit d'une forme de soudure entre le sujet supposé savoir et la structure de la névrose, ce qui indique le point sur lequel aura à se jouer la séparation de la fin. Cela veut-il dire pour autant qu'il n'y a pas de tâche analysante possible sans ce préalable « naturel » ?

On sait que Lacan a fait tourner sa définition du transfert autour du « pivot » qu'est le sujet supposé savoir. Il s'agit là d'une fonction à l'œuvre dans l'analyse, certes, mais est-il obligé que l'analyste en occupe la place ? Il est arrivé à Lacan de relever que, en lui laissant la parole, c'est en fait l'analysant que l'analyste institue comme sujet supposé savoir<sup>16</sup>. N'est-ce pas particulièrement le cas avec ceux qui ne sont pas « naturellement » analysants ? Le leurre du sujet supposé savoir est là levé, si l'on peut dire, dès l'entrée. Cependant, cela n'empêche pas l'analyste d'occuper la place d'objet, soit d'être cet instrument avec lequel la tâche analysante se réalise.

L'expérience montre que, pourvu que la psychanalyse veuille dire pour lui quelque chose, qu'il y ait un certain « désir de psychanalyse », il est possible qu'un sujet devienne analysant sans l'être « naturellement » au départ. Je dirais qu'il suffit pour cela que les contingences de son existence le conduisent à une impasse qui le mette en position d'avoir une demande de savoir – de savoir comment s'en sortir et pourquoi il s'y trouve mené – et qu'il ait l'idée qu'un psychanalyste est bien placé, sinon le mieux placé, pour l'aider à trouver une réponse.

Une modalité de transfert s'installe alors qui ne l'était pas « naturellement » avant, qui est fonction des circonstances, contingente donc, et qui ne rend pas le sujet spontanément sensible à tous les trébuchements de sa parole. Mais qui lui permet de prendre appui sur les interventions de son partenaire pour déployer ce qu'il a à dire. S'il n'y a pas à proprement parler d'association libre, il y a un travail d'association et d'élaboration des dits qui, une fois encore, tient compte de et s'appuie sur le dire de l'analyste. Et l'on constate que ce mode de travail à deux une fois initié, celui-ci peut

se poursuivre assez loin, jusqu'à une interrogation portée par le sujet sur la structure qui le détermine – on constate que le sujet cherche à *bien dire*, qu'il obéit à un devoir de bien dire, très précisément dans le sens que Lacan a donné à cette expression, celui de « s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure <sup>17</sup> ».

On en déduira qu'un sujet peut se montrer peu intéressé par les formations de l'inconscient – encore faudrait-il ici faire état des différences entre les rêves, le lapsus et l'acte manqué –, cela n'implique pas qu'il ne soit pas concerné par l'inconscient, cela ne veut pas dire qu'il en soit « désabonné ». Il peut s'avérer désireux de savoir quelque chose de l'inconscient dont il est sujet et témoigner de l'effet aussi bien thérapeutique que didactique obtenu de son exercice de la parole dans le dispositif analytique, ce qu'il sait de lui-même et qu'il ignorait auparavant se traduisant en acte dans son existence.


\*


Parmi les remarques, si nombreuses, que Lacan a pu faire concernant l'analyse, un bon nombre peuvent être lues sans référence aucune à la structure de la névrose. C'est le cas, je crois, pour la plupart de celles que j'ai citées. Celle-ci, par exemple : « Une analyse, c'est ce qu'on attend d'un psychanalyste. » Ce qui est attendu, Lacan l'a formulé en ces termes : « faire fonctionner son savoir en terme de vérité ». Voici comment je l'entendrais : le faire fonctionner, ce savoir – celui que l'analysant lui livre ou celui que son expérience lui a fourni par ailleurs –, pour servir la vérité de ce sujet-là.


Un dernier mot pour conclure mon propos. Nous ne sommes plus au temps où Lacan pouvait parler de « la grande névrose contemporaine » – elle était contemporaine des débuts de la psychanalyse. Aujourd'hui, l'hystérique et l'obsessionnel sont toujours là, mais à leurs côtés nous avons aussi des névrosés atypiques et des sujets psychotiques qui peuvent non seulement rencontrer un psychanalyste mais aussi, parfois, devenir analysants.


Pour argumenter cela, en partant d'une définition « inclusive » ou « non restrictive », j'ai essayé de disjoindre la réponse à la question « qu'est-ce qu'un analysant ? » de ce qui la lie à ce qui a marqué la naissance de la psychanalyse, soit sa référence première et fondamentale à la névrose – ce qui ne m'a pas paru une tâche aisée. Mais puisqu'il s'agit ce soir d'une première contribution à notre séminaire d'École, je compte sur le débat et les séances qui vont suivre.


*Mots-clés : indications de l'analyse, « naturellement psychanalyisant », sujet supposé savoir.*


\*  Intervention au séminaire EPFCL « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 5 novembre 2015.


1.  Cf. S. Freud, *La Technique psychanalytique* (recueil d'articles de la période 1904-1918), Paris, PUF, 1977, et *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, 1975.


2.  Je n'oublie pas pour autant l'ouvrage que Freud consacre en 1926 à *La question de l'analyse profane*, trad. fr. Paris, Gallimard/NRF, 1985.

3.  S. Freud, « Le début du traitement » (1913), dans *La Technique psychanalytique*, op. cit., p. 81.


4.  Voir S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » (1918), en particulier les dernières pages, dans *La Technique psychanalytique*, op. cit.


5.  Comme Lacan l'a formulé : « Au commencement de la psychanalyse est le transfert. » Cf. « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ».


6.  Expression de Lacan, cf. son « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.


7.  Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse* (1969-1970), Paris, Seuil, 1991, p. 59. Définition déjà évoquée dans le séminaire sur l'acte analytique (1967-1968). Et tout d'abord, dans « Variantes de la cure-type » (1955), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 329.

8.  Voir à ce propos les chapitres sur la technique de l'*Abrégé de psychanalyse*, op. cit.

9.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 2 mai 1962.


10.  J. Lacan, « Position de l'inconscient » (1964), dans *Écrits*, op. cit., p. 835.


11.  Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, D'un Autre à l'autre* (1969), Paris, Seuil, 2006, p. 352.


12.  Au moment de l'Acte de fondation donc, le psychanalyisant, s'il était né, n'était pas encore baptisé. Je citerai pour preuve la note adjointe, qui aborde le problème des conditions requises pour devenir psychanalyste sous l'angle de ce qui permet qu'une analyse soit qualifiée de didactique, pour souligner ensuite que l'essentielle parmi ces conditions « est que l'analysé soit libre de choisir son analyste ».


Plus loin, le texte précise quel est le seul principe certain à l'heure de juger de « la qualification d'une psychanalyse comme didactique » : « La psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet, et [...] il doit être averti que l'analyse contestera ce vouloir, à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle. »


Que l'analyse soit constituée comme didactique par le vouloir du sujet peut, bien sûr, être entendu dans le sens d'un vouloir être psychanalyste. Ce vouloir recèle un désir qui ne se confond pas avec lui et qu'il s'agit d'approcher, car c'est le désir qui est déterminant. C'est ce désir, et non pas le vouloir, qui fera qu'une analyse puisse être didactique, c'est-à-dire avoir des effets didactiques – elle en a toujours, mais ce que chacun en fait dépendra, encore une fois, de son désir à lui.

13.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, séance du 7 février 1968.

14.  Cf. S. Aparicio, « Difficultés à l'entrée », intervention au Rendez-vous de l'ir, « Que répond le psychanalyste ? », qui s'est tenu à Rio en juillet 2012. Texte paru dans *Champ lacanien*, revue de psychanalyse, n° 13, Paris, EPFCL, mai 2013, p. 87-90.

15.  J. Lacan, *Télévision* (1973), Paris, Seuil, 1974, p. 67.

16.  Voir J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 59.

17.  J. Lacan, *Télévision*, op. cit., p. 39. La structure est ici, bien entendu, celle d'un sujet particulier. Lacan y insistera par la suite en remarquant que « ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge chez un être humain ». Cf. la conférence à l'université de Yale, novembre 1975, *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976.

## Frédéric Pellion

### Enfant vs analysant \* ?

*Argument. Partant à la recherche d'une définition de l'« analysant », nous rencontrons une figure a priori inattendue, celle de l'enfant. Les rapports ambigus de celui-ci avec la fin, d'une part, et, de l'autre, avec ce que Lacan nomme « acte analytique », éclaireront toutefois un peu notre question de départ.*

1. Lacan donne plusieurs définitions de la psychanalyse : des définitions fortes, restrictives, qui relient « la » psychanalyse, article défini, avec les horizons de l'analyse finie et de l'analyse didactique, et des définitions plus faibles, ou plus larges, telles que celle-ci : « Une psychanalyse est la cure que l'on attend d'un psychanalyste <sup>1</sup> », ou encore celle qu'il suggère au dernier congrès de l'EFP : « Comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ? [...] Freud a bien souligné qu'il ne fallait pas que l'analyste soit possédé du désir de guérir ; mais c'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent, et qui guérissent de leur névrose, voire de leur perversion <sup>2</sup>. »

Il y a un écart entre ces deux groupes de définitions, entre lesquelles Lacan refuse de choisir. Alors, sera-ce à l'analysant de départager entre « la psychanalyse » et « une psychanalyse » ?

\*

2. Cherchons donc une définition de l'analysant, analysant qui est notre objet de cette année. Mais, comme chaque fois ou presque qu'il invente un terme, Lacan ne le définit pas – se garde bien de le définir. Pour sans doute le laisser résonner sans le rattacher trop tôt à aucun singulier...

Dans les premiers séminaires et écrits, le terme est employé comme participe présent et « analysant » dénote simplement l'action de l'analyste. Pour exemple, voici une autre phrase des « Variantes de la cure-type » : « Un

théoricien opinant en la délicate question de la terminaison de l'analyse pose crûment qu'elle implique l'identification du sujet avec le Moi de l'analyste en tant qu'analysant <sup>3</sup>. » En somme, le futur analyste ne sera pas nécessairement comme son didacticien, mais analysera comme lui.

Le « psychanalysant » substantif apparaît dans la « Proposition <sup>4</sup> ». Plus qu'une apparition, d'ailleurs : il n'y en a pas moins de vingt-six occurrences dans la première version, et presque autant dans chacun de ses corollaires, notamment le « Discours à l'EFF <sup>5</sup> ». Dans ce contexte, il me semble que l'arrivée en force de la nouvelle espèce, l'espèce psychanalysant, force à penser ce que serait la (re)prise en main de son destin par le patient. Laquelle est pour Lacan, depuis fort longtemps <sup>6</sup>, indissociable de l'issue de la cure, et dont la passe est clairement une opportunité – entre autres. Mais, ne nous y trompons pas, le psychanalysant ne dédouane pas l'analyste de son acte ; au contraire, c'est le même Lacan qui affirmera que les « suites <sup>7</sup> » par lesquelles l'acte se démontre avoir été tel sont aussi ses « effets <sup>8</sup> ».

Puis l'« analysant » tout court entre en scène en septembre 1968, dans la conclusion de Lacan au congrès de l'EFF de Strasbourg – lequel, il vaut la peine de le rappeler, était (déjà !) consacré au thème « Psychanalyse et psychothérapie » : « C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le trompez pas, parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien. C'est vous qui lui servirez de dépotoir <sup>9</sup>. » C'est assez clair : l'analyste fait exister un manque sur lequel l'analysant se réglera pour accommoder, s'il le désire, sur le sien propre.

À partir de là – 1968, donc –, le terme « analysant » se généralise dans le discours de Lacan et, comme il se plaît d'ailleurs à le rappeler, au-delà. Avec la substitution du psychanalysant, puis de l'analysant, au psychanalysé, ce qui est récusé est d'abord l'opinion que *la* psychanalyse – la « pure », celle dite didactique – serait une formation dont on pourrait régler par avance le cours <sup>10</sup>. Mais, avec celle de l'analysant au psychanalysant, autre chose encore tombe : c'est *psychè*, à savoir l'idée d'une âme substantielle, permanente, synthétiquement réglée sur le monde, et qui serait supposable plus aboutie chez le psychanalyste. Âme dont Lacan affirmera le caractère « mythique » dans *Télévision* <sup>11</sup>.

\*

3. La structure esquissée à Strasbourg était toutefois déjà présente avant 1968 – on s'en aperçoit plus aisément dans l'après-coup.



Ainsi, dans le séminaire *Le Transfert*, et en particulier dans la leçon du 8 mars 1961, Lacan déployait le raisonnement suivant : 1. L'analyste se manifeste comme « possédé d'un désir plus fort » que celui que lui suggèrent, le cas échéant, ses « contre-attitudes » ; 2. Le dispositif de la cure fait donc apparaître, en le situant du côté de l'Autre, un désir dont l'objet n'est pas inclus dans la formulation ; 3. Dans son effort pour isoler cet objet opaque – effort auquel le contraint son « exigence d'amour » –, le sujet en analyse éprouve les premiers linéaments d'une position d'*érastès* ; 4. C'est ainsi *via* l'autre du transfert que ce qui sera réintégré ultérieurement comme cause du désir du sujet commence de se distiller <sup>12</sup>. Puis, le 2 février 1966, dans le séminaire *L'Objet de la psychanalyse*, qui précède immédiatement la parution des *Écrits*, le même schéma était renversé en raisonnement par l'absurde : si le sujet supposé savoir pouvait être supposé savoir jusqu'à la vérité de l'analysant, il apparaîtrait comme pouvant en jouir (au sens de la pulsion dite épistémophilique, précise Lacan), or, conclut-il, « rares sont les analysants masochistes à ce point ».

Qu'est-ce qui résulte de cela ? Que l'analysant n'est pas seulement celui qui suppose le savoir à l'analyste, mais aussi celui qui veut se déprendre de ce que cette supposition charrie de surestimation. Défense et résistance, d'une part, désir et pulsion, de l'autre, étant l'avvers et l'envers de la même médaille <sup>13</sup>...

\*

4. Alors, l'enfant ? Il arrive qu'un enfant rencontre plus ou moins régulièrement un psychanalyste. Pas si souvent, d'ailleurs : en libéral, cela a un coût, qui dicte son propre rythme au temps de la cure ; et, dans le service public, il faut encore que le « un psychanalyste » soit identifié comme tel par l'enfant et ses parents – ce qui n'est généralement pas le cas, sauf de manière semi-clandestine, puisque les institutions, comme vous le savez, ne rémunèrent plus guère cette qualification.

Sur ce dernier point, le dispositif de la présentation clinique – aménagé en tenant compte du contexte, le plus souvent ambulatoire, et des parents, qui y ont leurs mots à dire, qu'on le veuille ou non <sup>14</sup> – peut avoir son rôle à jouer. La présentation fait en effet apparaître un psychanalyste, je dirai... indubitable, puisque c'est à ce seul titre qu'il se trouve là, même si c'est par intermittence.

\*

5. Mais il arrive néanmoins que l'enfant attende de ces rencontres quelque chose qu'il n'attend de personne d'autre. La fonction de celui à qui, ou avec qui, on parle est d'ailleurs facilement distinguée par lui, en général, de celle des autres « aidants » qui gravitent autour de lui : celui avec qui on joue ou dessine, celui avec qui on écrit, celui avec qui on donne cours à son corps, celui avec qui on « fait les maths », etc. Pour le dire vite, le dépouillement du dispositif analytique et ses corollaires d'abstinence sont souvent assez appréciés par les enfants.

Ce n'est pas si étonnant, d'ailleurs, car beaucoup d'enfants aiment assez parler pour ne rien dire. Ou parler pour parler. C'est même à ça qu'on les reconnaît, les *infans* : ceux dont la parole n'a pas valeur de preuve, de témoignage.

Cette spécification est d'abord juridique, certes, mais en avons-nous une autre ? La dispersion des majorités, les débats résurgents sur la prise en compte de la parole de l'enfant en matière d'investigation judiciaire, et surtout le découpage à succès, à la marge de l'enfance, de cette catégorie indéfinie qu'on appelle adolescence – découpage fort opportun pour faire oublier le rôle des adolescent(e)s, Anna O\*\*\* et Dora en tête, dans la délimitation des exigences de l'analyse quant à la parole – peuvent bien tendre à remettre en cause cette sorte de primat du légal sur le sexuel, il reste que l'enfance, comme régime du discours, n'a *en soi* que peu à faire avec la rencontre, effective ou pas, agie ou non, de la différence sexuelle... On pourrait même aller plus loin : après tout, est-il besoin de faire l'expérience d'une activité sexuelle homologuée comme telle dans l'Autre pour faire l'expérience du non-rapport sexuel ? Mais je reviendrai sur ce point en terminant.

Quoi qu'il en soit, et pour en rester, pour l'instant, à la parole de l'enfant en tant que pouvant être analysant, parler pour ne *rien* dire, n'est-ce pas très exactement parler pour *dire* ? Pour dire, par exemple, ce que le nécessaire laisse de possible ? C'est en effet ainsi que le sujet se prépare à réécrire l'histoire de la manière la plus affine avec ce qu'il est prêt à y mettre de lui pour en soutenir la conséquence. Ou parler – ce qui n'est sans doute pas si éloigné – pour donner éclats de corps à cet « autre imaginaire » sur lequel équivoque parfois Lacan <sup>15</sup>, et dans lequel il convient peut-être de ne pas se précipiter à entendre seulement le partenaire de la *libido*, en omettant l'imaginaire de l'imagination, bien différent de l'imaginaire de la forme assumée et du Un de sens qui va avec en régime post-cartésien <sup>16</sup> ?

Cela a été énoncé, il me semble assez clairement, au cours d'une présentation clinique à laquelle j'ai participé récemment : « Ce petit plus, tu le trouveras en parlant. Mais [tu ne vas] peut-être pas trouver le petit plus en premier... Quand tu parles, il y a des idées qui viennent. Tu n'y penses pas quand tu parles, mais ça te vient après. C'est important. Le petit plus, c'est ce qui te viendra après, quand tu auras parlé avec tes mots à toi et pas avec les mots de l'extérieur. Pas le petit plus comme explication d'un autre <sup>17</sup>... »

\*

6. Mais, alors, ces rencontres, régulières ou espacées, voire intermittentes, suffisent-elles à ce que l'on parle de psychanalyse au sens fort évoqué plus haut ?

Il y a dans *Scilicet*, à ce sujet, un court texte que j'ai beaucoup apprécié. D'abord parce qu'il expose les contradictions de la pratique de la psychanalyse avec les enfants d'une manière spirituelle, qui préfère multiplier le paradoxe que faire semblant de le résoudre. Et aussi parce que, datant de 1972, il s'inscrit dans les suites des innovations institutionnelles et terminologiques dont il a été question tout à l'heure avec une fraîcheur qu'il n'est pas inutile de retrouver.

L'auteur, Jacqueline Poulain-Colombier, aborde la question à l'envers, c'est-à-dire par la fin. Elle débute en effet ainsi : « Demander à devenir psychanalyste n'est pas une demande formulable par un enfant <sup>18</sup>. » Une position de l'enfant par la portée du langage, de nouveau, donc.

À partir de cette proposition, énoncée entre constat et hypothèse, son argument est le suivant : c'est à partir du fait que la cure de l'enfant s'interrompra presque à coup sûr avant ce qui pourrait être, s'il était un adulte, son terme, que la tâche du psychanalyste d'enfant non seulement peut, mais doit, être distinguée de celle du psychanalyste d'adulte. Celui-ci, en effet, cherche surtout à rendre terminable une cure que son propre mouvement tend à éterniser, tandis que celui-là cherche surtout le moyen de la terminer autrement que sur un effet, disons, pour dire vite... psychothérapique. Charge à lui, en somme, de se tenir toujours prêt à une interruption anticipée, en quelque sorte d'anticiper sur cette anticipation.

Mais comment ? En se hâtant de livrer des « éléments de conclusion <sup>19</sup> » peut-être pertinents, mais qui viendraient avant l'heure ? C'est ici que le *Witz* à propos de la passe prend son sens. L'auteur, manifestement, tolère assez bien l'insécurité de la psychanalyse avec les enfants, et rien ne permet de la soupçonner de compter pour rien cette enfance qui pourtant rend le processus d'avance inachevé. Elle se répond ainsi que penser à la passe

quand on reçoit un enfant serait une anticipation fautive de l'adulte dans l'enfant, une transgression mettant à mal « la différence entre l'enfant et l'adulte où le désir incestueux a trouvé sa limite <sup>20</sup> », et avec elle « l'écart qui sépare l'inconscient de l'analysable <sup>21</sup> ».

On doit donc se contenter, selon elle, de mettre en évidence, autant que faire se peut, les coordonnées structurales de la division du jeune patient entre enfant et analysant <sup>22</sup>. D'où l'importance, par exemple, de ce que l'analyste peut faire pour mettre en réserve la fonction proprement analytique de l'objet *a* regard, entre autres en contrant la puissance divinatoire prêtée par l'enfant à l'adulte <sup>23</sup>. Et ce même si bien des éléments du dispositif avec l'enfant ne s'y prêtent pas.

\*

7. Mais il reste que la passe, en toute rigueur, n'est pas demandable. Car la demander en ferait une déclinaison de l'art du sujet, enfant comme adulte, pour faire porter son message par quelqu'un d'autre, ou par autre chose, ainsi que le faisait valoir récemment Martine Menès <sup>24</sup>.

L'entrée dans le dispositif, en fait, se décide plus qu'elle ne se demande, et projette dans un nouvel espace, semi-public, la décision qui a fait d'un sujet un analysant, c'est-à-dire un sujet pas sans transfert, mais qui se dispose à s'en séparer. Décision qu'un enfant peut bien aussi esquisser dans ses séances. Certes, beaucoup de choses – dont la thérapeutique – peuvent alors se mettre à conspirer contre, mais il ne tient qu'à son analyste de rester en dehors de la conspiration.

\*

8. L'insécurité singulière du psychanalyste devant l'enfant est en tout cas un fait documenté. Par exemple quand les venues de l'enfant s'interrompent – quitte à reprendre plus tard –, souvent sans prévenir et parfois sans un mot. Devant cette insécurité, Françoise Dolto réclamait, paraît-il, une reprise d'analyse pour les analystes en titre amenés à rencontrer des enfants. Interrogé à ce sujet lors d'une intervention à l'École belge de psychanalyse, en octobre 1972, Lacan tarde à répondre, mais finit par dire ceci : « C'est tout Dolto [...] ; ce qui quand même est remarquable [,] c'est que ce soit la seule qui ne se soit jamais départie – étant donné ce qu'elle osait énoncer – [...] d'une fidélité à un discours – le mien – qui lui est littéralement inaudible <sup>25</sup>. » Ce que veut dire Lacan, me semble-t-il, est la chose suivante : la psychanalyse avec les enfants est possible à tous les analystes,

à condition de tenir mieux compte de la refondation qu'il a proposée, déjà cinq ans auparavant, de, justement... la didactique.

Et nous voilà revenus sur nos pas, aux alentours de la passe... et donc de l'analysant. Car, sans doute, la conduite de la cure d'un enfant mobilise plus explicitement qu'à l'accoutumée cette question de l'être-dépotoir de l'analyste, dont celui-ci ne peut jouer qu'à certaines conditions, peut-être homogènes à celles qui peuvent conduire à la passe.

\*

9. Nous touchons là l'éternelle question des parents, que l'on a coutume de tenir – avec certainement un peu de facilité – pour les principaux commanditaires de ce déni d'être.

Il ne s'agit évidemment pas de ce que nous pensons ou non de tel ou tel parent, ou, bien pire, de son rôle dans ce qui arrive à son enfant, mais du tact nécessaire, du « faire avec » ce qui fait parfois de ceux-ci, si ce n'est le symptôme de leur enfant, en tout cas celui du couple qu'il tente de faire avec l'analyste.

On connaît les termes historiques du débat, dont la facilité dont je parlais à l'instant est sans doute une séquelle. Ils sont connus, mais peut-être moins la subtilité de la prise de position de Freud, qui fait de la *Dazwischenkunft*, l'interposition, des tiers, un inconvénient avec lequel l'analyste doit accepter de faire <sup>26</sup>, car il est, au fond, affine à la division du sujet se montrant regardé <sup>27</sup>.

Alors, quand Martine Menès demande, dans le texte déjà mentionné : « En quoi un éclairage sur les coordonnées de son choix forcé peut-il l'aider [cet enfant] à entrer dans un travail analytique <sup>28</sup> ? », nous devons lui savoir gré de ne pas répondre. Car si ce choix forcé s'avère affine avec celui de la fonction analysante, ce ne pourra être que de sa mise en acte ultérieure qu'il s'éclairera éventuellement – même si nous savons aussi que Lacan, en 1978, jugeait que l'interposition d'artifice instituée par la passe avait échoué à éclairer le point précis de la prolongation de l'analysant en analyste <sup>29</sup>.

Par contre, à l'égard des parents, commodes incubes de cette « causalité familiale » que Colette Soler signalait, en 2008, pour être un *hapax* du maintien de la cause en l'Autre <sup>30</sup>, nous sommes sans doute fondés à prétendre que le choix analysant s'accompagne d'une substitution homogène à celle de l'*ératès* à l'*éroménos* proposée par Lacan : l'enfant ne se contente

pas de s'accommoder *de* ses parents, mais *s'y* accommode, en tant qu'ils sont *aussi* les protagonistes de sa névrose de transfert... infantile <sup>31</sup>.

Accommodation qui pourra d'ailleurs être, en outre, une occasion d'expérimenter, sans attendre la rencontre sexuelle de plein exercice, le « pas de rapport sexuel, sauf pour les générations voisines » sur lequel Lacan achève, en 1978 encore, de moduler son aphorisme nucléaire : « Il n'y a pas de rapport sexuel, sauf pour les générations voisines, à savoir les parents d'une part, les enfants de l'autre. C'est [ce] à quoi pare l'interdit de l'inceste <sup>32</sup>. » N'est-ce pas finalement, ramassé en deux phrases, ce qui était énoncé par Jacqueline Poulain-Colombier, à savoir qu'un analyste, affronté à un enfant, s'autorise de cet interdit en présentant, pour l'avenir, un modèle de la fonction analyste ?

\*


10. Un dernier mot, à propos de l'oubli. On sait depuis Hans que l'enfant oublie son analyse plus volontiers encore que l'adulte. Comme il oublie son roman familial, ou ses théories sexuelles infantiles.


L'analysant se distingue d'avoir décidé de ne pas tout oublier, et c'est sans doute pour cette raison que Lacan en attendait plus que de l'analysé. On a vu qu'il a estimé avoir été déçu de cette attente.
























Et en effet, me semble-t-il, le désir analysant dont est grosse la structure de la névrose ne se laisse pas plus qu'un autre articuler en représentations. Cela lui donne chance, s'il n'est pas empêché, de subsister au-delà des rencontres avec l'analyste – voire, peut-être, de trouver à s'appliquer en dehors de son champ.









*Mots-clés : analysant, passe, proposition (du 9 octobre 1967), psychanalyse avec les enfants, transfert.*

---

\*  Intervention au séminaire EPFCL « Qu'est-ce qu'un analysant ? », à Paris le 5 novembre 2015.

1.  J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 329.

2.  J. Lacan, « Discours de clôture du 9 juillet 1978 au Congrès de l'École freudienne de Paris sur "La transmission" », *Lettres de l'École freudienne*, volume 2, n° 25, 1979, p. 220.
3.  J. Lacan, « Variantes de la cure-type », art. cit., p. 338.
4.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 243-259 (version 1968) et 575-591 (version 1967).
5.  J. Lacan, « Discours à l'EFF », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 261-281.
6.  Lacan y faisait déjà allusion au tout début de sa pratique, en 1936, en incitant à rendre l'image suscitée par le transfert, au terme de l'expérience, à sa « réalité propre » (« Au-delà du principe de réalité », dans *Écrits*, op. cit., p. 85).
7.  J. Lacan, « Discours à l'EFF », art. cit., p. 261.
8.  Le terme est employé à plusieurs reprises au cours des séminaires inédits *La Logique du fantasme* et *L'Acte analytique*, en particulier lors des leçons du 15 février 1967 et du 10 janvier 1968.
9.  J. Lacan, « Discours de clôture du 13 octobre 1968 au congrès de l'EFF sur "Psychanalyse et psychothérapie" », dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 7, 1970, p. 157-166.
10.  Sur ce point, voir bien sûr M. Safouan, *La Psychanalyse. Science, mouvement – et cause*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaisse, 2013.
11.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 512-513.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, particulièrement p. 227-233. Les sténographies de ce passage sont souvent plus précises.
13.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, op. cit., p. 599 ; *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2012, p. 12 ; « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », dans *Écrits*, op. cit., p. 665-666 ; « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *ibid.*, p. 732-733. Cf. aussi C. Soler, « Le désir, tragédie ou destructivité », *Cahiers du collège de clinique psychanalytique de Paris*, n° 15, 2014, p. 28-31.
14.  F. Pellion, « Onze croquis vanvéens », *Essaim*, n° 34, Toulouse, Érès, 2015, p. 33-44.
15.  Voir par exemple J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, op. cit., particulièrement p. 370-372.
16.  F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2014.
17.  É. Porge, Présentation clinique du 8 mai 2015 au CMP de Vanves. Transcription inédite, le passage reproduit l'étant avec l'autorisation des auteurs.
18.  J. Poulain-Colombier, « Du terminable dans une cure analytique avec un enfant », *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1973, p. 135.
19.  *Ibid.*
20.  *Ibid.*
21.  *Ibid.*
22.  *Ibid.*, p. 136.
23.  *Ibid.*, p. 138-139.
24.  M. Menès, « L'enfant, un analysant à parents tiers / à part entière ? », *Cahiers du collège de clinique psychanalytique de Paris*, n° 14, 2013, p. 67-70.

25.  J. Lacan, « Interventions lors de la séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse, le 14 octobre 1972 », *Quarto*, n° 5, 1981, p. 4-22.
26.  S. Freud, « Leçons d'introduction à la psychanalyse », tr. fr. dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Paris, PUF, 2000, p. 476-477.
27.  É. Porge, « Des faits de présentation dans la psychanalyse avec les enfants », *Fragments* (bulletin intérieur de l'École lacanienne de psychanalyse), n° 4, 1987, p. 13-25.
28.  M. Menès, « L'enfant, un analysant à parents tiers / à part entière ? », art. cit., p. 68.
29.  J. Lacan, « Intervention conclusive aux assises de l'EPF sur "L'expérience de la passe", Deauville, le 8 janvier 1978 », *Lettres de l'École freudienne*, vol. 23, 1978, p. 180-181. Et surtout « Discours de clôture du 9 juillet 1978 au Congrès de l'École freudienne de Paris sur "La transmission" », art. cit., p. 219-220.
30.  C. Soler, « L'identité de fin », *Champ lacanien*, n° 6, Paris, EPFCL, 2008, p. 77-86.
31.  É. Porge, « Le transfert à la cantonade », *Littoral*, n° 18, 1986, p. 5-16.
32.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 11 avril 1978. Ce passage a été commenté par Patrick Barillot lors des Journées européennes des 8 et 9 octobre 2005, *La parenté en question : filiation, adoption, nomination*, sous le titre « Un rapport de jouissance sexuelle possible ». Intervention inédite.



## LA CURE

---

## Michel Bousseyroux

### Au commencement, le symptôme À la fin, le sinthome ou... \* ?

*Argument. Il s'agira d'évaluer le devenir du symptôme du début à la fin de l'analyse et de Freud à Lacan, avec l'identification au symptôme, les points de suspension indiquant que la fin par le sinthome ne reste pas dans l'esprit du dernier Lacan la seule façon de penser la fin. Après Joyce, il y a Beckett. Que nous apprend l'expérience de l'écriture beckettienne de ce qu'est la fin de partie de l'analyse pour le Lacan qui se dit être post-joycien ?*

Je vous livre tout de suite les intertitres, comme autant de petits cailloux pour que vous vous y retrouviez en route sur le parcours que je vais tracer du cheminement d'une psychanalyse, en m'intéressant surtout à son entrée et à sa sortie :

- 1<sup>er</sup> caillou : Guy de Chauliac, chirurgien du sinthome
- 2<sup>e</sup> caillou : Au commencement, le symptôme hystérique
- 3<sup>e</sup> caillou : Le premier mensonge
- 4<sup>e</sup> caillou : La Belle Bouchère : le phallus maigre
- 5<sup>e</sup> caillou : Dora : le sens du symptôme e(s)t le fantasme
- 6<sup>e</sup> caillou : La dame au tapis : le symptôme cache-faute
- 7<sup>e</sup> caillou : Un symptôme qui exige le corps à corps
- 8<sup>e</sup> caillou : L'opacité du symptôme : quelle jouissance ?
- 9<sup>e</sup> caillou : Une interprétation qui dévalorise la jouissance
- 10<sup>e</sup> caillou : Le sinthome nouant réparateur
- 11<sup>e</sup> caillou : Le dire borroméen
- 12<sup>e</sup> caillou : L'identification au symptôme
- 13<sup>e</sup> caillou : La dit-solution et l'insoluble

14<sup>e</sup> caillou : Lacan hystérique sans symptôme

15<sup>e</sup> caillou : Deux fins de partie : à la möbienne ou à la borroméenne (comme on dit aux échecs à la Karpov ou à la Kasparov)

16<sup>e</sup> caillou : *Beckett and the precious Margaret*

17<sup>e</sup> caillou : Lacan beckettien.

Je vous rassure, ces dix-sept cailloux ne balisent pas un chemin interminable, car les bonds de l'un à l'autre seront le plus souvent relativement courts. Le « ou » de mon titre est le *vel* d'une alternative. Suivi de points de suspension, il ouvre à un autre repérage pour la fin de partie, autre que le sinthome et qui ne soit pas forcément pire. S'identifier à son symptôme est la façon que Lacan a trouvée pour définir la position de l'analyste à la fin de son analyse. N'en déduisons pas cependant que ce soit la carte forcée de l'analyse finie. Libre à chacun de ne pas s'identifier à ce qui à terme lui échoit. *Alors, comment finir autrement que comme Joyce* (puisque c'est Joyce qui en a donné l'idée à Lacan) ? En suivant Beckett et sa *margarita* qui fraie la voie au psychanalyste.

### Guy de Chauliac, chirurgien du sinthome

Comme vous le savez, c'est à la fin de son enseignement, disons à partir de son séminaire sur Joyce le symptôme, que Lacan repense l'idée qu'il se fait de la passe et de la possibilité que l'analyse ait une fin à *partir du symptôme* – ce qui ne signifie pas, comme on va le voir, qu'il avait renoncé à son idée première, qui était de les penser à *partir du fantasme* et de l'objet *a*. Lacan se forge avec ses nœuds borroméens une nouvelle façon de concevoir le symptôme, sa fonction, et la possibilité que l'interprétation opère sur lui. Cela va le conduire à redéfinir la fin d'une analyse et la position du psychanalyste comme relevant d'une identification au symptôme, ou plutôt au *sinthome*, ainsi qu'il le renomme, pour faire entendre un sens différent.

L'usage premier de cette orthographe remonte au traité *Chirurgia Magna*, publié en 1363, de Guy de Chauliac, né en 1298 et mort en 1368, un neurologue considéré comme le père de la chirurgie. Il fit ses études à Toulouse et à Montpellier et fut le médecin des papes en Avignon, Clément VI (qu'il trépana), Innocent VI et Urbain V. Il soigna Laure de Noves, l'inspiratrice de Pétrarque, qui fut victime de l'épidémie de peste. En restaurant ce terme, Lacan ne s'y était donc pas trompé : le sinthome est bien affaire de chirurgie... topologique. Car c'est bien de chirurgie que parlent les topologues pour définir et classer les variétés topologiques et les croisements de nœuds. Et c'est bien de chirurgie qu'il s'agit aussi pour Lacan dans l'opération qu'est l'interprétation, telle qu'il la conçoit comme coupure ou comme

raboutage. Mais avant d'examiner ces remaniements de doctrine sur la fin d'une analyse, je vais revenir à la question du symptôme au commencement. Au commencement de la psychanalyse et au commencement d'une analyse.

### Au commencement, le symptôme hystérique

Au commencement de la psychanalyse, il y a le symptôme, le symptôme hystérique dont Freud découvre qu'il a un sens, un sens sexuel, et qu'il est déchiffrable. Dans *l'Introduction à la psychanalyse*, en 1916, il note d'ailleurs que ce sens ne vient pas de lui. Il ne va pas jusqu'à dire comme Lacan qu'il vient de Marx, le premier à avoir aperçu que le symptôme représente, comme le dira Lacan, « quelque irruption de la vérité <sup>1</sup> ». Freud se contente de dire que le sens du symptôme vient de Pierre Janet et de Josef Breuer, avec sa méthode cathartique qu'Anna O. appelle ramonage. Freud sera le premier à proposer de rendre compte du symptôme par le refoulement. Très vite, dès les *Études sur l'hystérie*, il se forge l'idée que le symptôme est une symbolisation, qui opère par substitution de signifiant. Et il découvre alors le pouvoir de l'interprétation sur la signification métaphorique du symptôme. C'est ainsi qu'il met au jour chez M<sup>me</sup> Cécilia M. le mécanisme de substitution à l'œuvre dans sa névralgie rebelle du trijumeau, la douleur de la joue étant le signifiant métaphorique S' que la barre saussurienne, où se constitue la résistance de la signification, sépare du signifiant S refoulé de l'affront reçu « comme un coup en plein visage » lors de la scène traumatique qui remontait à plus de quinze ans. C'est le signifié de ce signifiant refoulé que restitue l'interprétation de Freud, délivrant ainsi la vérité du symptôme.

### Le premier mensonge

Mais la vérité est menteuse. Freud n'a pas tardé à s'en rendre compte. C'est ce qu'il appelle dans *Projet d'une psychologie* le *proton pseudos*, terme qu'il emprunte à la théorie du syllogisme chez Aristote. La première fausseté, c'est celle du signifiant. Le signifiant ment parce qu'il rate nécessairement le référent, le réel de la chose dont il veut parler. Ce premier mensonge que découvre Freud est celui du signifiant « vêtements » dans le cas d'Emma Eckstein, une hystérique sous la contrainte de ne pouvoir entrer seule dans un magasin. Ce signifiant mentait sur la cause (on s'était moqué d'elle à cause de ses vêtements) pour cacher la cause sexuelle liée à une scène où, à huit ans, elle était entrée chez un épicier qui lui avait agrippé le sexe à travers ses vêtements, ce qui ne l'avait pas empêchée d'y retourner une seconde fois. C'est ainsi que Freud découvre que le symptôme est un compromis entre deux souvenirs, entre deux événements associés par deux

signifiants, l'un anodin (vêtements), l'autre traumatique (épicier). Le symptôme est un compromis entre savoir et vérité, entre savoir et jouissance. Lacan dira que le symptôme « représente le retour de la vérité comme tel dans la faille du savoir <sup>2</sup> ». Il est ce retour de la vérité à travers lequel le sujet trouve une satisfaction substitutive.

### La Belle Bouchère : le phallus maigre

C'est avec sa *Traumdeutung* que Freud va trouver, grâce au rêve de la Belle Bouchère, le *vrai* sens du symptôme, par-delà le mensonge du signifiant. Le *vrai* sens du symptôme c'est quoi ? Freud répond : *c'est le désir*, l'accomplissement du désir comme insatisfait, l'accomplissement d'un vœu comme inexaucé. La rêveuse hystérique, la belle bouchère bien en chair, s'est créé, dit Freud, « dans le réel un désir refusé, un désir raté, un désir manqué ». Elle ne veut pas du caviar que pourtant elle désire, elle insatisfait son désir de caviar et elle n'accède au désir que par identification au manque de l'amie mince et maigre qui aime le saumon fumé, tant et si bien que ce rêve qui fait rater l'envie de la rêveuse de donner un dîner du fait qu'elle n'a qu'un peu de saumon fumé, accompli, conclut Freud, le désir d'une autre, le désir de saumon de l'amie à laquelle elle est dans son rêve identifiée. Elle s'est approprié le symptôme de l'autre imaginaire, elle est devenue la femme au saumon fumé qui manque au désir de l'Autre avec un grand A. Freud découvre donc que le symptôme hystérique se caractérise « d'intéresser au symptôme de l'autre comme tel », comme le formule Lacan dans « Joyce le symptôme <sup>3</sup> ». Lacan fera un pas de plus dans l'analyse de ce rêve. La tranche de saumon fumé vient à la place du désir de l'Autre et cette tranche de saumon fumé enveloppée de sa toile, c'est le phallus, fût-il un peu maigre, de l'identification dernière de l'hystérique.

### Dora : le sens du symptôme e(s)t le fantasme

Avec le cas Dora, Freud poursuit son déchiffrement du symptôme hystérique. Il analyse la toux de Dora comme trace d'un lien amoureux avec M. K., le chat dans la gorge étant lié à un fantasme de fellation, et Freud prend dans le transfert la place du père idéal qui appelle un chat un chat, alors qu'il s'agit d'une identification de Dora à M. K. et à son père impuissant. En bonne hystérique, Dora fait l'homme : elle s'identifie à lui et elle le fabrique, elle le fait mieux que lui. Freud repère aussi, du côté du symptôme d'aphonie de Dora « la suçoteuse » (elle se suçait enfant le pouce en tirant de l'autre main l'oreille de son frère), une satisfaction silencieuse qui a trait à une identification à la maîtresse de son père, M<sup>me</sup> K., et au-delà à la Madone. Mais ce dont elle jouit, dira Lacan, dans ce seul à seul avec M<sup>me</sup> K., c'est

d'être privée de l'objet. L'objet, l'organe (de M. K), le phallus, elle préfère le laisser à M<sup>me</sup> K. Ce qu'elle veut, c'est que l'Autre femme l'en prive. L'erreur de Freud est de lui avoir dit qu'elle voulait épouser M. K., son inconvenance est d'avoir pu penser qu'elle voulait le bijou. Non ! Elle veut jouir de la boîte à bijoux *vide* ! Dora nous en apprend un peu plus sur le phallus que la Belle Bouchère. C'est du rapport sexuel comme ensemble vide qu'elle rêve.

Ainsi, Lacan en arrive à cette thèse : le symptôme chez l'hystérique relève de l'identification : il est toujours symptôme « saisi de l'autre au vol », comme le montre Socrate, ce parfait hystérique, dit Lacan. L'hystérique se symptomatise du symptôme d'un autre, avec un petit a, *de s'intéresser à la fois au symptôme d'un autre châtré*, le père, *et au symptôme d'une autre privatrice*, la femme. Ce qui n'exige pas le corps à corps, précise Lacan. De sorte que, dans l'hystérie, le symptôme incarne une jouissance qui a renoncé à l'usage, exclue de toute valeur d'usage, et par là même il incarne l'exil du non-rapport sexuel.

### La dame au tapis : le symptôme cache-faute

Il en va de même chez l'obsessionnelle femme, qui n'exige pas davantage le corps à corps. Le cas freudien de la dame au tapis en est exemplaire. Cette dame avait un roc : elle convoquait sans cesse sa femme de chambre pour qu'elle tombe nez à nez devant elle sur une tache rouge sur le tapis. Freud en trouve vite le sens. Lors de la nuit de noces son mari n'avait pu la déflorer. Pour ne pas perdre la face devant la femme de chambre venant le lendemain changer les draps, il avait fait une tache d'encre rouge sur le drap. Par son symptôme, cette dame, identifiée au mari, faisait vérifier compulsivement la faute et sa correction. Le symptôme obsessionnel était son *cache-faute*, exhibé non en son lieu (le lit, lieu du fiasco), mais au lieu du fantasme où le mari était, c'est le cas de le dire, au tapis.

### Un symptôme qui exige le corps à corps

S'en déduit une clinique différentielle entre le symptôme hystérique (et le symptôme obsessionnel) et une femme symptôme, selon la thèse de Lacan qui dit que, pour qui est encombré du phallus, pour l'homme donc, une femme, comme partenaire, est un symptôme. *Une femme symptôme exige le corps à corps*. Corps à corps qui ne fait pas rapport sexuel (puisqu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre corps) mais qui fait rapport *symptomatique*. Comme symptôme, une femme incarne une jouissance, une façon de jouir propre à l'inconscient de l'homme, jouissance qui, remarquons-le, n'est pas, comme dans l'hystérie, exclue de la valeur d'usage. Une femme symptôme ne

renonce pas, comme chez Dora, au bijou. Lacan dit qu'une femme, en tant que symptôme, est symptôme d'un autre corps. Elle est symptôme *en tant que corps relativement à un autre corps, là où le symptôme hystérique, ce corps, l'exclut*. Ce n'est pas, comme pour l'hystérique symptôme, un symptôme par identification à l'autre. C'est un mode de jouir en prêtant son corps à l'autre et une façon de faire l'amour avec l'inconscient, *au moyen de son inconscient et avec l'inconscient de l'autre comme partenaire*.

### L'opacité du symptôme : quelle jouissance ?

Le symptôme est une fonction de jouissance, cela est donc une thèse majeure de Lacan. Mais de quelle jouissance est-il donc question ? Si c'est de la jouissance du sens sexuel, il n'y a là rien de nouveau. C'est strictement la thèse de Freud, pour qui le symptôme comme retour du refoulé établit un compromis avec la jouissance pulsionnelle. Le symptôme est un nœud de *jouis-sens*, reprend Lacan dans « Télévision », et il s'en nourrit, il s'en gave. Le symptôme de la dame au tapis nous met le nez dessus : le symptôme, c'est de la jouissance fautive, il se repaît de la jouissance qu'il ne faudrait pas, de la jouissance phallique. Mais là où Lacan corrige Freud, c'est quand il situe le symptôme en décembre 1974 dans le nouage R.S.I.

Le sens du symptôme, déclare Lacan dans « La troisième », « n'est pas celui dont on le nourrit, pour sa prolifération ou extinction, le sens du symptôme, c'est le réel, le réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses ». « J'appelle symptôme ce qui vient du réel. » Là où le réel se met en croix, c'est au niveau du point triple de coïncement du nœud borroméen R.S.I. Le rond du réel se met en croix par rapport au rond du symbolique sur lequel il passe et au rond de l'imaginaire sous lequel il passe.

Lacan précise ce positionnement du symptôme dans la leçon de R.S.I. du 10 décembre 1974. Il y situe l'inconscient sur la surface de mise à plat du nœud, comme le plan ouvert à l'infini et délimité par le cercle du symbolique et la demi-droite obtenue par ouverture, coupure de ce cercle S du symbolique en une demi-droite dont le point d'origine s'enracine dans le rond R du réel. Cette demi-droite porte la consistance du rond de ficelle à l'ex-sistence. L'inconscient, c'est donc l'ex-sistence du symbolique et le symptôme en est *le répondant dans le réel*. Le symptôme est la fermeture dans le rond R du réel de l'ouverture de l'inconscient. Telle est la nouvelle définition du symptôme par Lacan : le symptôme, c'est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui de l'inconscient est le plus réel et donc *le plus opaque*. Ainsi situé *dans le trou de R*, le rond du réel, le symptôme est ce qui *y fait bouchon* et qui, quand son sens, pousse, prolifère, tend à obstruer le trou situé à l'intersection du

réel et de l'imaginaire, où Lacan situe la jouissance de l'Autre barré, place du vrai trou de la structure. Le symptôme ainsi topologiquement situé sur R.S.I. est bien ce qu'il y a de plus réel : il est *dans* le trou du réel de la jouissance que son bouchon opacifie. Nous voici arrivé à mi-chemin.

### Une interprétation qui dévalorise la jouissance

Il s'ensuit que le symptôme, comme lettre qui *se* jouit toute seule, sans le sujet, dans le réel de l'inconscient, est *plus opaque que le fantasme*, dont la jouissance – disons-la en deux mots, la *jouis-sens* – est aussi claire que l'eau de roche de sa phrase – tellement claire qu'elle ouvre la fenêtre du rêve de l'Homme aux loups. Cela implique un changement dans la conception à se faire de l'opération analytique, de l'interprétation. Ici, l'interprétation n'a plus pour visée le déchiffrement du symptôme lu, comme le fait Freud, à travers la grille du fantasme. Comme Lacan le dit dans « La troisième », le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse est que le déchiffrement retourne au chiffrement et qu'il se résume à ce qui fait chiffre, de sorte que le symptôme ne cesse pas de s'écrire. Lacan critique le déchiffrement, l'interprétation qui déchiffre : déchiffrer ne fait qu'entretenir le chiffrement de la jouissance phallique sur laquelle s'appuie le symptôme (sur le nœud R.S.I. le symptôme est tout contre  $J\Phi$ ). Il s'agirait bien plus d'opérer par l'équivoque de façon non seulement à séparer le symptôme du sens du déchiffrement mais aussi à *le séparer de cette jouissance du chiffrement phallique* des Uns de l'inconscient.

Mais comment l'en séparer ? En apprivoisant, dit Lacan, ce réel opaque et insensé du « se jouir » propre au symptôme par le jeu de l'équivoque, de façon à le faire entrer en résonance avec le vrai trou de l'absence de garantie de l'Autre par quoi seulement la jouissance peut se dévaloriser, ce qui veut dire *perdre sa valeur fantasmatique*. Quelle est cette valeur fantasmatique de la jouissance ? Elle consiste à attribuer, à imputer la jouissance à l'Autre. Le fantasme fait accroire que l'Autre jouit, *veut jouir*. Le névrosé, dans son fantasme de névrosé, impute à l'Autre la volonté de jouir de sa castration – imputation *imaginaire* de jouissance (non pas réelle comme dans la psychose) qui a pour effet de faire consister l'Autre en tant qu'Autre non barré. *L'Autre veut jouir de moi, de ma castration, donc il existe* : tel est l'axiome du fantasme.

### Le sinthome nouant réparateur

Une fois la jouissance dévalorisée, que reste-t-il ? Il reste la possibilité que le symptôme, séparé de la jouissance que le fantasme valorisait



en l'imputant à l'Autre, qui du coup, dans le fantasme existe, consiste, puisse prendre la valeur d'un sinthome dont l'analyste *fasse le choix, sans l'Autre, de s'autoriser*. Mais que faut-il entendre par sinthome ? Si l'on suit la logique du séminaire sur Joyce, le sinthome est le symptôme quand il prend une fonction *nouante et réparatrice d'une faute de nouage* (il y a *sin*, le péché en anglais, dans « sinthome »). Il répare une faute de nouage du nœud de trèfle au lieu où il a péché, où un dessus est devenu un dessous. C'est la correction qu'opère une femme symptôme pour l'homme. Ou encore il corrige le ratage de R.S.I. par son quatrième rond. C'est le cas de Joyce le symptôme.

La singularité de Joyce est qu'il réussit à refaire un nouage borroméen en dépit de la forclusion de fait du père, qui, chez lui, a eu pour effet de défaire R.S.I., séparant le rond de l'imaginaire, soit le corps, des deux autres ronds. Joyce refait le nœud au moyen de son ego d'artiste et grâce à son *art-dire*. C'est cet art-dire, cet art du dire qui est noueur, c'est son dire, le dire de son art, le dire de son écriture qui fait nœud, de surcroît borroméen. Telle est la thèse finale du séminaire sur Joyce. Bien que le père de Joyce ait démissionné de sa fonction, Joyce a réussi, *pas sans le dire*, à s'en passer en s'en servant de sinthome. Son dire d'artiste lui a permis de savoir y faire avec la forclusion du père et de ne pas devenir fou. *Finnegans Wake* a porté le dire joycien à la puissance de l'énigme. C'est ce dire qui a un effet de nœud, un effet de correction de l'orthographe de l'écriture du réel, un effet borroméen. Ainsi, Joyce subvertit le prérequis borroméen du Nom-du-Père, qui est le prérequis freudien de la réalité psychique comme nécessitant l'Œdipe. Il conduit Lacan à repenser les structures ainsi que les identifications.

### Le dire borroméen

Lacan en vient à penser que, d'une part, être fou c'est perdre le borroméen (confondre, comme le paranoïaque, réel, symbolique et imaginaire, les mettre en continuité) et que, d'autre part, la discontinuité borroméenne peut se faire sans le Nom-du-Père, le sinthome permettant d'y suppléer. C'est un changement dans sa doctrine des psychoses. Le borroméen ne nécessite pas le père. *Mais il nécessite le dire*, un certain art, un certain savoir-faire qui vaille comme *dire-qui-fait-le-nœud*. Pour que le réel du nœud *s'écrive*, il faut le dire. C'est le dire qui porte le réel du parlêtre à l'ex-sistence. Ainsi, pour que le nouage par le sinthome s'effectue, *la lettre*, la lettre du symptôme comme fonction de jouissance, *ne suffit pas*. Entre symptôme et sinthome il y a donc cette différence, ce saut qui *sépare la lettre du dire*. Pas de passage, pas de passe du symptôme au sinthome sans le dire, sans le dire silencieux de l'interprétation, qui prend là sa portée borroméenne.

L'interprétation efficace à la fin d'une analyse est celle dont le dire a un effet de nouage borroméen par ce qui, de la jouissance du symptôme comme ayant été assez dévalorisée, vaut alors comme sinthome à même de réaliser un nouveau nœud analytique.

### L'identification au symptôme

Lacan a proposé de définir la fin de l'analyse par l'identification au symptôme (qu'il nomme alors sinthome). C'est un concept post-joycien, que Lacan produit après son séminaire sur Joyce. Dans son écrit « Joyce le symptôme », qui précède le séminaire, il dit que Joyce « s'accomplit en tant que symptôme » et qu'il est « symptomatologie ». Au début du séminaire suivant, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, il revient aux trois identifications de Freud pour y ajouter l'identification au symptôme (qui n'est pas l'identification *par* le symptôme dont parle Freud pour qualifier la troisième identification, l'identification hystérique). La fin de l'analyse serait de « s'identifier, en prenant ses garanties, une espèce de distance, à son symptôme ». La distance est celle à prendre d'avec la jouissance opaque dudit symptôme.

Lacan rend compte de la topologie des trois identifications par le retournement du tore. Chaque rond de ficelle du nœud R.S.I. étant creux comme un tore, l'identification consiste en un retournement d'un de ces ronds : le rond du réel pour l'identification primordiale amoureuse au père, le rond du symbolique pour la deuxième au trait unaire, le rond de l'imaginaire pour l'identification hystérique, qui d'ailleurs récapitule les trois et que Lacan interprète comme identification au point de coincement du nœud où se trouve l'objet *a*.

Notons que le retournement du tore de l'un des trois ronds de R.S.I. change la configuration du nœud borroméen. Du fait de ce retournement, les deux autres ronds se retrouvent inclus à l'intérieur du tore retourné, dans son âme. Lacan relève que certaines analyses peuvent aboutir à une préférence donnée en tout à l'inconscient, par retournement du tore du symbolique incluant le réel et l'imaginaire. Cela nécessiterait une deuxième tranche d'analyse, une sorte de « contre-psychoanalyse », qui par une coupure rétablisse le nouage sans inclusion des deux par le troisième. Serait-ce à dire que l'identification au symptôme corresponde à une telle inclusion du réel, du symbolique et de l'imaginaire dans le tore retourné du symptôme ? Je ne le pense pas. Cette configuration nodale correspondrait à la préférence accordée en tout au symptôme, *y compris à sa jouissance*. De telles issues de l'analyse, où la virulence de jouissance du symptôme n'a pas été

assez affaiblie, se sont déjà vues. Je pense à certains AE de l'ECF, que je ne nommerai pas. Il arrive que le solde cynique de la jouissance du symptôme trouve dans la nomination son parachute doré.

### La dit-solution et l'insoluble

L'identification au symptôme est une identification au symptôme en tant que noué et nouant. Elle est à concevoir comme une identification à son nœud. Mais elle exige une autre opération sur le quatrième rond du symptôme que celle du retournement torique. Cette opération, Lacan l'a trouvée en mars 1979, dans *La Topologie et le temps*, après ses échanges avec Soury, Terrasson et Vappereau. C'est l'interprétation-raboutage, qui fait épissure entre le rond du symptôme et soit le rond du réel, soit le rond de l'imaginaire, dans le nœud borroméen à quatre. Elle produit un nouveau nœud à trois, le nœud que Lacan appelle le borroméen généralisé. Là, le symptôme se dissout dans le réel (ou bien dans le corps). Telle est la dit-solution de fin, une dit-solution du lien symptomatique analyste-analysant par réduction de son lien à quatre (qui sont aussi les quatre termes du discours) à un nouveau lien à trois.

Car ma thèse, que je soumetts au débat, est que c'est *dans, par et avec le discours analytique*, où l'analyste est le complément du symptôme de l'analysant, que l'écriture *in progress* des nouages borroméens est à lire sur la mise à plat de l'inconscient que déploie le transfert. C'est dire que les nœuds borroméens ne sont pas pure spéculation théorique. *Ils ont un ancrage dans l'expérience de la cure et une incidence dans la pratique de l'analyste*. Ce qui s'écrit dans l'analyse, ce sont ces nouages entre le réel, le symbolique, l'imaginaire et le symptôme, et leurs transformations.

La solution borroméenne de la fin est cette transformation-là : une dissolution du symptôme dans l'écriture du réel borroméen que le dire de l'analyse a dans le transfert noué, qui aille jusqu'à en porter à l'ex-sistence l'insoluble opacité.

### Lacan hystérique sans symptôme

J'insiste sur le fait que la solution borroméenne de la fin d'analyse, comme fin par le sinthome, n'est pas l'unique option de fin. C'est ce que semble indiquer le fait que le 14 décembre 1976, soit à la séance qui suit celle du 16 novembre où il a parlé de s'identifier à son symptôme, Lacan affirme : « Je suis un hystérique parfait, c'est-à-dire sans symptôme sauf de temps en temps. » Ce n'est certes pas incompatible avec la thèse de l'identification au symptôme. S'être identifié à son symptôme peut avoir pour

conséquence qu'on n'en a plus, qu'on n'en pâtit plus ! Mais là, Lacan se dit être hystérique sans symptôme. Voilà un singulier repérage du *savoir y faire* avec son symptôme et de l'identité de fin comme se savoir être un hystérique parfaitement débarrassé de son symptôme, que Lacan précise être le symptôme de l'amour pour le père mort ! Cela supposerait que l'analyse de l'hystérique ne finit pas sans la dit-solution du symptôme « amour pour le père » qui sert d'armature à sa névrose. Ce que Lacan appelle un hystérique parfait, et qu'il se dit être, est un hystérique sans armature, un hystérique qui se passe de l'amour pour le père. Au fond, Lacan l'hystérique est en train de dire qu'il n'a plus l'amour pour Freud pour se soutenir. Il n'a que son inconscient pour se soutenir.

Lacan avance cela alors qu'il dessine la topologie du tore de l'hystérique dans sa forme de trique comme étant soutenue, à l'intérieur de ce tore-trique, par un autre tore qui lui sert d'armature, cette armature n'étant autre que celle de son amour, distinct de son conscient, pour le père, *de préférence mort*. Et il explique que la différence entre l'hystérique et lui, « qui à force d'avoir un inconscient l'unifie avec son conscient », est dans la coupure interprétative de ce tore, coupure qui produit une bande de Möbius dite double (ou bande bipartie) puis, par recollement, la bande de Möbius proprement dite. Cette bande de Möbius symbolise bien cette union de l'inconscient et du conscient. Quand Lacan déclare qu'il est un hystérique sans symptôme, il dit qu'il en est réduit à n'être que cette bande par laquelle il ne consiste qu'en son inconscient, auquel il pense nuit et jour, ce qui fait que l'une-bévue devient inexacte et qu'il est sans symptôme, sauf de temps en temps, comme quand au restaurant il fait une faute de genre grammatical, disant : « Made-moiselle en est réduit à ne manger que des écrevisses à la nage. »

Donc, bien qu'il ait privilégié le symptôme à partir de Joyce, Lacan ne révoque aucunement sa conception de la « Proposition du 9 octobre 1967 », que l'on retrouve dans « L'étourdit » et jusque dans la « Note italienne », où la fin de partie est pensée à partir du fantasme et de l'objet *a*, qu'à la fin l'analyste se sait être. *Il se sait l'être mais ne s'y identifie pas*. Il s'identifie à ce que la coupure du dire de l'interprétation en sépare et met à plat : la bande de Möbius. Cette bande de Möbius n'a cessé d'intéresser Lacan jusque dans son séminaire *Le Moment de conclure*, où il privilégie celle à trois demi-torsions (qu'il appelle aussi la double bande de Möbius) dont le bord fait un nœud de trèfle, laquelle est séparable de l'objet *a* par une coupure sur la surface de Boy (que Jean-Pierre Petit lui a fait découvrir en 1979 comme plus à même que le cross-cap de rendre compte de la structure du fantasme).

Nous voici arrivés au quinzième caillou.

## Deux fins de partie : à la möbienne ou à la borroméenne

Au fond, il y aurait deux façons de penser la fin de partie, deux façons de penser l'effaçon de mettre fin à la question du début de la partie analytique qui est « Que suis-je ? ». Lacan parle de début et de fin de partie pour la psychanalyse, comme aux échecs. J'ai évoqué la fin à la Kasparov et la fin à la Karpov, deux styles de fin, deux façons, deux effaçons de faire échec et mat, à quoi, à qui ? Échec et mat à *Godot*, en la venue de qui le fantasme nous fait toujours croire. Échec et mat, aussi bien, à l'identification primaire au phallus supposé satisfaire cet Autre. Échec et mat à la jouissance de la castration qu'entretenaient le symptôme et le fantasme. Distinguons ces deux styles de fins de partie.

Il y a l'effaçon möbienne du symptôme propre au tore de la névrose hystérique, qui fait marque de l'analyste pour Lacan se disant hystérique sans symptôme. C'est la fin de partie conçue comme *dit-solution* du symptôme fondamental de l'hystérique. Ne s'autorisant plus du père mort, l'analyste s'autorise de la structure möbienne par laquelle son inconscient s'unit à son conscient. C'est le Lacan psychanalysant de son séminaire, où l'altérité de son pensé s'unit à son parlé.

Puis il y a l'effaçon borroméenne de l'identification au symptôme qui fait marque de l'analyste. Celle du « je suis fait de ces minuties-là ». Là, c'est de l'empreinte borroméenne du symptôme, c'est de ses singularités locales au niveau de l'écriture du nœud que l'analyste s'autorise. Mais là aussi, comme pour la fin de partie à la möbienne, la fin de partie à la borroméenne ne vaut que pour autant qu'elle a assez fait déconsister l'en souffrance du symptôme. Pas de fin sans savoir y faire avec ce joui qui coince le sujet. Car on ne se dépêtre pas du symptôme par un savoir sur ce dont il est fait. *Il ne suffit pas de savoir quelque chose pour savoir le faire*, et encore moins pour savoir y faire. Les Italiens ont une métaphore pour dire cela, c'est la *pizza napoletana*, la *margherita* qu'en 2015 ils veulent faire entrer dans la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco ! Le savoir-faire de la dentelle au point d'Alençon y est depuis 2010 : on devrait y proposer le nœud borroméen au point triple de Lacan !

## Beckett and the precious margaret

Le Lacan post-joycien de la fin de partie de l'analyse a quelque chose de beckettien. Et pour cause. Qui mieux que Beckett a été post-joycien, qui mieux que lui – son ami qui a failli être son beau-fils et qui l'a aidé dans ses recherches pendant qu'il écrivait *Finnegans Wake* – a écrit après et par-delà Joyce ? Autant Joyce c'est le Big Bang inflationniste de *lalangue*,

autant Beckett c'est le Big Crunch de sa déflation. À partir de 1948, Beckett a décidé d'écrire en anglais et en français, se traduisant lui-même d'une langue à l'autre. C'est parce qu'il trouvait, comme il l'a dit à Lawrence Harvey, que l'anglais, sa langue maternelle, comportait trop « la tentation de la rhétorique et de la virtuosité » qu'il a préféré écrire dans la langue de Racine ou de Malherbe.

Belacqua, le personnage de son tout premier roman, écrit en 1932, *Dream of Fair to Middling Women* <sup>4</sup> (qui est un roman très joycien, structuré comme un rêve décousu et qui joue avec plusieurs langues) le dit : « L'écriture uniforme, horizontale, coulant sans heurt, de l'homme à style, ne vous donne jamais la *margarita* [je signale qu'en latin *margarita* signifie perle]. Mais l'écriture de, disons, Racine ou Malherbe, perpendiculaire, diamantée, est constellée, c'est ça, est tissu d'étincelles car il y a là quantité de silex, de galets, d'humbles clichés et lieux communs. Ils n'ont pas de style, ils écrivent sans style, n'est-ce pas, et ils vous donnent la phrase, l'étincelle, *the precious margaret* [notez que Beckett ne dit pas *daisy*, le mot anglais pour marguerite]. Il n'y a peut-être que les Français qui puissent faire ça. Peut-être seule la langue française peut vous donner ce que vous désirez. »

Beckett se méfie du causeur, du rhéteur, de l'orateur qui méprise le cliché, l'expression toute faite, et par là même rate la petite étincelle cachée sous les cendres, l'expression qui, se détachant sur la grisaille, fait mouche. Il est très critique à l'égard de Balzac, qui peut écrire la fin de son livre avant qu'il ait fini le premier paragraphe, tant il prévoit et calcule tout. « Lire la *Comédie humaine*, dit Belacqua, c'est recevoir l'impression d'un monde chloroformé. » « Même chose pour le styliste. Impossible de trouver une perle chez d'Annunzio, car il refuse le galet banal, le silex qui la fait briller. » Ce n'est qu'en partant du cliché, de l'expression toute faite qu'on a chance de faire jaillir l'étincelle. L'écriture stylée uniforme, horizontale, léchée, rate la précieuse *margarita*, la perle, le trésor de l'Un incarné dans *lalangue*. Beckett dénonce le style langagier, le style des tours du langage, parce qu'il rate les *margaritae* de *lalangue*.

Pour Belacqua, « les roses fanées d'une phrase doivent être catapultées dans les tulipes de la phrase suivante ». Dès 1932, Beckett dit être à la recherche d'une expérience limite de l'écriture où le lecteur puisse entrer dans le silence qu'il y a entre les phrases, une expérience où les silences constelleraient le crâne du lecteur de « papillons du vertige » ! Beckett préfère une écriture sans style, sans fioriture oratoire, sans rhétorique et aussi claire que celle, droite et diamantée, de Malherbe ou de Racine creusant le vers, le rythme, la sonorité pour qu'en sorte *the precious margaret*.

La précieuse perle, Beckett veut la pêcher dans une langue où il soit moins stylistiquement à l'aise que dans la sienne. S'il veut se passer des ornements du discours par tours et par figures, c'est pour cueillir, comme le poète, la précieuse marguerite dont *lalangue* essaime un à un les pétales. *L'est-ce beau dire* ? n'intéresse guère Beckett. La perle du *pun*, du jeu de mots, ne l'esbaudit pas plus que ça. Il préfère tailler le diamant noir du silence à coups de *Comment mal dire, comment encore plus mal dire* ? Et c'est pourquoi le français l'attire : à cause de ce qu'il appelle « le bon effet affaiblissant ». Le bon effet affaiblissant est celui qui affaiblit le pouvoir de la rhétorique pour laisser se former la concrétion agalmatique de la *margarita*.

Or n'est-ce pas ce bon effet affaiblissant que Lacan recherche aussi quand il parle, dans sa conférence sur Joyce, de la dévalorisation de la jouissance comme condition de l'éveil analytique et qu'il en vient à dire que l'interprétation analytique se doit d'être poétique ? Mais pour aller pêcher « the precious margaret », encore faut-il s'abstenir de faire le rhéteur. Il convient que, dans le discours analytique, l'analyste soit *sans style, sans figure*. Il convient que, de son sinthome, il ne se serve pas pour *faire du style*. Il convient qu'il ait, comme le dit Malevitch de son *Carré blanc sur fond blanc*, « troué l'abat-jour bleu des limitations colorées ». Pour ramener des fonds la *margarita*, il faut plonger dans les trous de la langue. Plonger, comme Lacan, dans *l'étrou* du poème. Plonger, comme Rimbaud le voleur de feu, dans l'O bleu de la voyelle au suprême clairon plein des strideurs étranges.

J'arrive enfin au dix-septième caillou.

### Lacan beckettien

L'analyste post-joycien que Lacan se déclare être est l'analyste qui a tiré leçon de la réduction stylistique que visait le jeune Beckett pour que jaillisse, détachée de la grisaille, la petite étincelle de l'une-bévue. Oui ! Lacan, le Lacan du poème signé Là-quand, est un beckettien post-joycien, comme l'a été le Beckett de la *margarita*, celui de son tout premier roman. Car en 1932, Beckett *précède, devance, anticipe Joyce* par sa façon déjà post-joycienne de penser l'expérience de l'écriture. D'où ma question : que nous apprend l'expérience de l'écriture beckettienne de ce qu'est la fin de partie de l'analyse pour le Lacan qui se dit être post-joycien ? L'expérience beckettienne de l'écriture, telle que Beckett en définit dès 1937 l'objectif – « faire sombrer la langue anglaise dans le discrédit » et se servir, pour écrire, du français où c'est plus facile d'écrire « sans style » –, nous enseigne sur ce que Lacan pose comme condition de la fin d'une analyse, à savoir la dévalorisation de la jouissance. De même que Beckett a dit préférer « a


literature of the unword », une littérature du *non-mot*, de même Lacan a dit préférer pour l'analyste un discours sans parole.


Je reviens aux points de suspension du titre. À la fin, le *sinthome ou pas. Sortie par le nœud ou sortie par la bande*. Sortie par le nœud du symptôme dernier ou sortie par la bande dernière qui défait de son corset le névrosé. Avec ou sans symptôme, l'analyste se doit de penser la psychanalyse. Le savoir de l'analyste à la sortie est gai comme la fourmi qui, cheminant sur la bande de Möbius, ne « se » trouve qu'à être d'abord passée par l'envers d'elle-même, là où « la parole s'appuie sur le silence », ainsi que me l'écrivait, au lendemain de mon séminaire sur *La Dernière Bande*, Sébastien Lange, qui a fort bien compris « la cure d'amaigrissement sérieuse de la parole » qu'implique l'expérience de la réduction beckettienne, en tant qu'elle nous fait ressentir que ce qui s'éprouve dans l'analyse est une expérience où, je le cite, « les mots sont ce qui resterait par défaut ».


*L'analyste est un chirurgien de la parole*. Il a beau opérer avec les ciseaux de la moure, seuls à l'emporter sur la névrose de papier, c'est le caillou du signifiant qui au final gagne toujours – *encore un caillou, le dix-huitième* ! Il s'entend que l'analyse est affaire de *raie-torique* – laquelle raie résonne avec le réel que le papier de la névrose absorbe.

*Mots-clés : fin de partie à la möbienne, fin de partie à la borroméenne, hystérique parfait, margarita de Beckett, sinthome, identification au symptôme, retournement du tore, Dora, Belle Bouchère, dame au tapis, dévalorisation de la jouissance, amour du père, fantasme.*


---

\*  Texte tiré d'une intervention à Millau, le 27 juin 2015.

1.  J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 235.

2.  *Ibid.*, p. 234.

3.  J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 569.

4.  S. Beckett, *Disjecta : Miscellaneous Writings and a Dramatic Fragment*, Avalon Travel Publishing, 1995, p. 47. Cf., pour la traduction, Hélène Cixous, *Le Voisin de zéro. Sam Beckett*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2007, p. 58.



## Cora Aguerre

### Qu'est-ce qui s'écrit à partir d'une analyse \* ?

Je remercie Lydie Grandet de son invitation à intervenir aujourd'hui dans le séminaire et me donner ainsi l'occasion de travailler avec vous. Je sais que vous travaillez la conférence « La troisième <sup>1</sup> ». À Vigo, nous travaillons *Le Sinthome* <sup>2</sup>, mais nous avons aussi choisi comme textes de référence « La troisième » et la « Conférence de Genève sur le symptôme <sup>3</sup> ».

Ce thème de l'écriture, de ce qui peut s'écrire à partir d'une analyse m'intéresse beaucoup. Quels sont les changements qui ont eu lieu ? Quel statut donner à ces changements ?

Dans mon expérience, se sont opérés des changements radicaux à partir de l'analyse. Cela ne signifie pas que tout va bien après une analyse, ou qu'il n'y a aucune difficulté pour aborder et résoudre les problèmes qui se présentent. Bien sûr, il y en a. Mais le changement opéré permet de les affronter et de les résoudre autant que possible. Entendez « possible » au sens d'une des catégories aristotéliennes auxquelles Lacan se réfère : nécessaire, contingent, possible, impossible. Il y a quelque chose de nouveau dans la manière de faire face à la vie, qui produit l'enthousiasme et qui, pour certains d'entre nous, nous a poussés à faire la passe.

Lacan, dans son séminaire *Encore*, à la troisième leçon, se réfère à la façon dont nous devons considérer l'écrit et à sa fonction. C'est la raison pour laquelle nous aimerions ajouter ce que nous questionnons aujourd'hui, « ce qui s'est écrit à partir de l'analyse ».

Dans ce séminaire, il dit qu'il se répète, qu'il retourne au même. Le développement qu'il fait à partir de l'écrit est très intéressant. « La lettre ça se lit <sup>4</sup> », dit-il. Il s'agit bien de cela dans le discours analytique, de ce qui se lit, lorsque nous encourageons l'analysant à dire ce qui lui vient à l'esprit. Naturellement, l'association n'est pas gratuite ! Le *Séminaire XIX* <sup>5</sup> fait référence à ce « Un » qui parle et non quelqu'un. Ce « Y'a d'l'Un » que Lacan introduit en un seul mot dans le *Séminaire XIX* se distingue par la différence entre l'écrit et la parole.

Dans *Encore*, Lacan nous dit : « L'écrit n'est nullement du même registre [...] que le signifiant <sup>6</sup>. » La lettre est un *effet* de discours – je souligne « effet » –, la parole est première, le verbe est premier.

Freud a constaté que le symptôme est sexuel, ce qui était subversif à son époque et le reste encore aujourd'hui ! Il est curieux que dans une société où les mœurs sexuelles sont très permissives, le fait que le symptôme ait un sens, et que ce sens soit sexuel, reste subversif et surprenant. Dans le *Séminaire XX*, Lacan se réfère à ce qui ne marche pas dans la relation sexuelle. C'est « ce qui ne va pas », tel qu'il le dit dans la « Conférence de Yale », qui l'a conduit à s'intéresser à la psychanalyse. Il avait noté qu'entre les hommes et les femmes, quelque chose n'allait pas bien. C'est ce qu'il entendait dans ses consultations, bien avant de devenir analyste.

Le rapport sexuel qu'il n'y a pas se sustente de l'écriture. C'est grâce à la contingence que l'expérience de jouissance fait marque, se fixe et se répète. Il s'agit là de la fixation pulsionnelle, concept introduit par Freud. La répétition est un concept essentiel en psychanalyse ; c'est avec la répétition que le contingent vire au nécessaire et s'écrit comme lettre, lettre de jouissance. La re-pétition apporte aussi du nouveau.

Cet « Un », cette lettre, se fonde de la différence, de la pure et simple différence. Cet « Un » qui se répète commence avec la faille, le vide qui nous fait parler, qui nous fait parlants. C'est du fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel, à partir de ce trou, que se fonde l'« Un ».

Dans le texte « Télévision », après avoir formulé son « Il n'y a pas de rapport sexuel », Lacan fait appel à la répétition, « bonne chance du sujet ». Il ne s'agit pas d'une part active du sujet, plutôt de ce qui va faire sa destinée et qui lui donne son identité.

Avec le *Séminaire XX* et les formules de la sexuation, la faute d'inscription comme fonction déterminant le sex-ratio devient évidente. Pour l'être parlant, le sexe au sens de l'anatomie ne définit aucune relation sexuelle.

Côté gauche, côté homme, l'homme croit approcher une femme, mais il se dirige vers son objet. Côté droit, côté femmes, une flèche indique le lien à la fonction phallique, mais leur jouissance n'est pas toute phallique puisqu'une autre flèche se dirige vers le signifiant de cet Autre barré. L'Autre barré indique un trou, un signifiant manque, tout ne peut se dire, et indique une jouissance Autre, non colonisée par la langue, qui reste jouissance folle, énigmatique. Lacan dira non sans humour que depuis qu'il supplie les femmes de dire quelque chose de cette jouissance, elles n'en disent rien ! Cette jouissance peut se déduire par ses effets du côté du pas-tout. Il

n'y a pas d'universel du côté droit, la norme phallique ne régit pas tout, car il n'y a pas de « tout » dans leur constitution comme êtres sexués.

Dans le texte « La signification du phallus », Lacan souligne l'intuition de Freud qui, dans *Malaise dans la culture*, en vint à suggérer un malaise non pas contingent, mais essentiel dans la sexualité humaine.

Ce qui vient à suppléer au rapport sexuel qu'il n'y a pas, c'est le symptôme comme effet de l'immersion dans *lalangue* qui nous donne un corps. Il y a ainsi une faille, une faute originelle du symbolique. Il y a quelque chose qui échappe au symbolique, qui laissera ouverte la brèche entre le parlêtre et l'être. Il y a ce qui de la jouissance échappe au symbolique et reste réel.

Lacan range donc le symptôme au rang de la nécessité, ainsi que le développe Michel Bousseyroux dans son article « Quel nouage entre inconscient, symptôme et satisfaction à la fin <sup>7</sup> ? » Il élève le symptôme au rang de la nécessité pour que le sujet puisse se soutenir. C'est ce qui différencie la psychanalyse de la psychologie. Le statut du symptôme en psychanalyse est complètement distinct de celui de la psychologie ! Il ne s'agit donc pas de faire disparaître le symptôme dans la cure analytique. Le symptôme corrige la faute, « le péché originel du verbe, péché qui vient du symbolique comme corporisé, incarné, péché qui vient donc du signifiant comme joui, d'où son appellation de sinthome, que Lacan corrèle au "sin", le péché en anglais <sup>8</sup> », écrit M. Bousseyroux.

L'écriture que le symptôme produit est la marque d'où se lit un effet de langage. Dans le séminaire *Encore*, Lacan dit que c'est comme lorsque nous gribouillons quelque chose.

Si l'effet d'une cure ne pouvait être conceptualisé comme écriture, il serait évanescent, du côté du symbolique ou de l'imaginaire, mais pas dans le réel. Or, il y a quelque chose qui change et ce changement implique un nouveau mode de se soutenir dans la vie. Si nous parlons de soutien, alors nous parlons du nœud. Le nœud se soutient d'un réel, le réel du sinthome. Là où il y a nœud, il y a trou.

Dans la « Conférence de Yale », Lacan parle simplement du symptôme, faisant référence au point où chacun est arrivé, au point où il en est, à la manière singulière dont il vit la vie. La façon dont chacun vit sa vie est effet du symptôme – comment le symptôme lui permet de se soutenir.

Quelqu'un va rencontrer un analyste parce qu'il a croisé dans sa vie quelque chose qui ne va pas. Il s'agit alors du symptôme sur son versant de souffrance. C'est le réel qu'on croise dans la vie. Il va falloir faire parler ce symptôme. En analyse, le sujet *s'hystorise* et alors vont surgir toutes sortes

de lapsus, de rêves, d'actes manqués. C'est le travail de l'inconscient qui se met en marche *via* le transfert. Le sujet suppose le savoir à l'analyste et il lui adresse son symptôme.

L'analysant a sa part de travail et de responsabilité. C'est un point important dans le déroulement de la cure. Parce que, dans un premier temps, l'analysant attend de l'analyste qu'il dise, qu'il fasse, qu'il soit actif, mais l'analyste doit s'abstenir pour que l'analysant se mette au travail. Cependant, Lacan nous dit qu'il vaut mieux que l'analyste sache ce qu'il fait. Lui aussi a sa part de responsabilité dans la direction de la cure. L'analyste donne le cadre et met le parlêtre au travail. Chaque cas est nouveau, chaque cure produit un parcours singulier. En *s'historisant*, l'analysant réécrit l'histoire. C'est ce qui va produire des dénouages qui peuvent être perçus comme des déstabilisations – et qui le sont en effet – pour permettre ensuite de nouveaux nouages. Le travail analysant est difficile, il exige un désir décidé parce que l'analyse produit des coupures, des chutes identifiantes, de nouvelles articulations. Ce sont elles qui permettent de nouvelles lectures, de nouvelles résonnances, et elles ont un effet sur ce qui s'écrit.

Ce que précise M. Bousseyroux sur le raboutage dans l'analyse m'a paru très intéressant. Cette solution par le raboutage, Lacan la produit en 1979. Ce n'est pas la solution par la coupure de « L'étourdit ». Il s'agit de l'interprétation qui fait coupure mais qui permet de nouvelles connexions. De mon point de vue, la passe produit aussi un effet de connexion. Ce raboutage produit des effets et noue le singulier de l'expérience analytique à la communauté d'École.

C'est quelque chose qui touche et qui a des effets dans la vie de l'analysant, dans ses liens. Freud a parlé de l'aptitude à aimer et à travailler et nous pouvons toujours considérer ces deux axes dans les effets que produit une analyse.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan dit que l'analyse se distingue parmi tout ce qu'a produit le discours jusqu'alors, en énonçant, os de son enseignement, que nous parlons sans savoir et que c'est pourquoi nous disons plus que nous savons. Là réside l'effet du discours analytique. « Ce savoir impossible est censuré, défendu mais il ne l'est pas si vous écrivez convenablement l'inter-dit, il est dit entre les mots, entre les lignes. Il s'agit donc de savoir à quelle sorte de réel il nous permet l'accès <sup>9</sup>. »

Au début de la cure, grâce au transfert, l'analyste occupera la place de l'objet, de semblant d'objet, et pendant un moment cela soulagera le parlêtre, car il l'allège, il le bouscule de sa position d'objet (pour l'Autre) et

lui permet ainsi de se placer en position de sujet. Cela produit au départ un changement de position subjective.

Lacan encourage l'analyste à localiser le Un. Y a d'l'Un, il y a de l'Un. La mise en place du transfert suppose le deux. Le travail dans le cours de la cure consiste à ce que l'analysant laisse tomber ce deux.

Chaque coupure amène à rencontrer la limite que le réel impose.

On demande une analyse parce que quelque chose de la réalité fantasmatique a échoué et nous pourrions presque dire que la demande du sujet analysant est de restituer le fantasme, son harmonie. Or, ce n'est pas ce qu'on rencontre en analyse. C'est un réveil qui nous conduit à l'analyse, un mauvais réveil dirions-nous, quelque chose de l'ordre du cauchemar. L'analyste ne peut pas permettre au sujet de se rendormir, il lui faut maintenir la brèche ouverte qui est celle d'où on peut opérer.

Si nous disons qu'il y a de l'Un qui se répète, face à cet Un, il y a la défense du sujet : nous nous défendons de la jouissance et nous n'en voulons rien savoir. C'est la raison pour laquelle les analyses sont si longues. Dans le fantasme, le sujet prend appui sur l'Autre. C'est ce dont il s'agit dans l'*hystorisation*. Mais il y a ce qui insiste, ce qui apparaît comme savoir qui est du côté du parlêtre et qui est de sa responsabilité. C'est sa réponse de jouissance à partir de la contingence.

Dans mon expérience, j'ai mis beaucoup de temps à donner tout son poids à la contingence qui est essentielle, qui est un réel en jeu dans notre vie.

Grâce à la répétition, le contingent devient nécessaire. La *tuché* devient *automaton*. Le fantasme nous permet donc de voir toujours la même chose. Il nous sécurise même lorsque nous nous plaignons, car il nous met à l'abri. Cela nous place du côté de l'impuissance et nous permet de croire que la responsabilité revient à l'Autre.

Dans la conférence « La troisième », Lacan souligne que, dans la mesure où l'interprétation s'appuie uniquement sur le signifiant, quelque chose du champ du symptôme n'est pas atteint. Il fait valoir qu'il faut gagner du terrain sur l'élaboration de savoir inscrit dans *lalangue* qui constitue l'inconscient. Cependant, il nous dit aussi que cela n'empêche pas que quelque chose ne sera jamais atteint de ce savoir, qui correspond à l'*Urverdrängt* de Freud, à ce qui ne sera jamais interprété.

Le symptôme se réduit, on gagne du terrain, mais il reste ce qui constitue la marque, la signature du parlêtre.

Dans le dire analysant, l'Autre maternel est le grand coupable parce que c'est lui qui amène les soins, l'érotisation, l'obscénité de *lalangue*. Nous pourrions dire qu'il est coupable de structure, de par sa fonction dans la structure. *Lalangue* maternelle fait trace, elle érotise et laisse la marque.

Dans l'hystérie, la mère est dénoncée ou par excès ou par défaut. La question de l'hystérique sur *La* femme ne trouve pas de réponse auprès de la mère et l'hystérique se range côté gauche pour adresser sa question à l'autre femme.

Pour l'obsessionnel, la mère se présente comme toute, intouchable ; nous pouvons le voir aussi bien au cinéma que dans la littérature, avec parfois des accents comiques. L'obsessionnel protège sa mère, il la tient en réserve. C'est une difficulté qu'on rencontre dans la clinique et il faut parfois beaucoup de temps pour situer la mère entre les dits, inter-dit(e).

Le parlêtre se défend du singulier, il en a horreur ; nous pourrions dire qu'il l'étouffe, qu'il le cache. Il se défend de ce qui a fait trace, a fait marque pour lui. Ce n'est qu'à la fin du parcours, à partir de la contingence, qu'il peut se reconnaître pas sans/passant l'horreur, dans cette jouissance qui le constitue. Alors des identifications tombent, des marques se désactivent, des voiles peuvent être levés, produisant déchirures et raccords.

Le fantasme permet l'illusion du deux, il nous laisse accrochés à l'Autre. « Tout pour l'Autre » telle est la faux (il faut) de l'obsessionnel. Tout pour soutenir cet Autre qui le soulage de la solitude et du défi d'accomplir son désir. C'est l'oblativité obsessionnelle si bien connue ! Dans l'hystérie, l'insatisfaction est le moyen de soutenir le désir en s'assurant du désir de l'Autre tout en s'en défendant. Il s'agit de la lâcheté des névrosés, désir impossible de l'obsessionnel et désir insatisfait de l'hystérique.

La rencontre radicale et contingente avec le trou de l'Autre permet que la castration s'inscrive et que le sujet passe de l'impuissance à l'impossible. Alors, la défense face au désir se révèle vaine. Lorsque la castration de l'Autre apparaît, la castration du parlêtre lui-même opère. C'est la rencontre avec le réel comme limite, le trou, comme conséquence de la chute de l'objet. On inculpait l'Autre, or à ce moment le parlêtre se dévoile actif. Cela lui permet de se séparer et de faire avec, d'être capable de se débrouiller sans l'Autre. C'est là qu'opère la chute du dernier bastion, chute de l'identification paternelle, *l'inziger Zug* dont parlait Freud.

Cela marque la fin de l'analyse. Chute du père qui permet de s'en passer à condition de s'en servir. Point de traversée de la révélation qui laisse le parlêtre perplexe et le confronte à la castration. Un dénouage se produit.

J'entends le franchissement du fantasme comme un dénouage qui permet un nouveau nouage avec un vide central. C'est un changement très important qui s'opère grâce à l'analyse.

Le parlêtre ne prend plus appui dans l'Autre. Il est responsable de la part qui lui revient, de sa division entre l'être et la parole. Le lieu du semblant d'objet qu'occupait l'analyste reste vide, bien que ce dernier soit là et l'accompagne dans un second tour. Point de séparation radicale qui le laisse seul ! Cela produit un deuil de l'Autre, deuil de l'analyste qui l'a accompagné dans sa trajectoire, son parcours. Cette rencontre de la solitude produit un virage et une nouvelle façon d'affronter la vie.

Dans ce second tour, le parlêtre trouve son appui sur le sinthome, qui était là depuis le début, mais était étouffé, voilé par le fantasme. Le fantasme produit une certaine faiblesse, faiblesse mentale puisqu'il nous fait rester collé à l'Autre.

Le sinthome permet au parlêtre de faire avec l'Un, du côté de la marque qui ne vient pas de l'Autre, c'est la sienne singulière, c'est sa réponse à la castration. Le fait de s'y reconnaître suppose un choix éthique qui s'inclut dans le savoir-faire, savoir y faire, pouvoir faire avec ça. Il s'ensuit un changement significatif en ce qui concerne le désir qui peut se réaliser après l'analyse : il passe du côté du possible.


Dans l'article de M. Bousseyroux, nous trouvons une clé pour la fin. Il se demande : « Comment l'identification de fin s'accomplit-elle ? » Il répond : « Par suppression, suppression du sens qui comme joui, est toujours fautif. Pas d'accomplissement de l'identification de fin qui ne soit suppressif du *sin*, du péché qu'il y a dans le sinthome. Car telle est la vraie limite de la solution du problème borroméen par le sinthome : si le nœud du sinthome pêche, cloche, c'est qu'il porte, de la jouissance qu'il ne faudrait pas, la *marque nominatrice*, puisque, comme correcteur du péché originel du symbolique, il le nomme, il met le doigt dessus. Et c'est cette suppression du *sin*, du sens joui dans la *marque correctrice du raté*, qui dans ce que le borroméen généralisé accomplit, est créatrice d'une nouvelle écriture du réel, résolutive du problème borroméen <sup>10</sup>. » Ce changement produit une écriture et permet de faire grâce à la marque. C'est une écriture qui permet d'écrire autrement. C'est l'écriture en marge dont on se sert en imprimerie pour indiquer qu'un mot, une phrase sont à écrire d'une autre « effaçon ». C'est la subversion au niveau de l'écrit ! Il s'agit d'une autre façon d'écrire le réel du nœud. La correction n'efface pas la faute : « Quelque chose du *naming* s'efface dans l'interprétation raboutage, faisant place à une *effaçon* d'écrire le réel qui se jouit par en dessous les signifiants du dire <sup>11</sup>. »


La structure n'est pas fixe ; elle permet des changements. Cette façon d'écrire nous permet de nous ouvrir à une réelle dynamique borroméenne, où des mouvements se produisent.


Réel et écriture sont nécessaires pour pouvoir penser l'expérience analytique. L'analyse n'est pas seulement une expérience de lecture, de déchiffrement, d'élucidation de l'inconscient, mais aussi une expérience qui permet l'écriture. Le nouveau qui peut s'écrire suppose un changement de satisfaction, or ce qui est en jeu dans l'expérience analytique est la satisfaction pulsionnelle.


*Mots-clés : écrit, parole, répétition, nœud, sinthome.*


---


\*  Texte tiré d'une intervention au séminaire de Lydie Grandet « L'expérience analytique : le vif d'un trait de savoir ? », à Rodez le 8 juin 2015.


1.  J. Lacan, « La troisième », intervention au Congrès de Rome (1<sup>er</sup> novembre 1974), parue dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.


2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.


3.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1975.


4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 29.


5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011.


6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 31.

7.  M. Bousseyroux, *Lacan le Borroméen*, Toulouse, Érès, 2014, p. 265.

8.  *Ibid.*, p. 266.

9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 108.

10.  M. Bousseyroux, *Lacan le Borroméen, op. cit.*, p. 269.

11.  *Ibid.*, p. 271.



# IDENTIFICATIONS

---

## Martine Menès

### « C'est entendu \* »

*Argument. Freud hésite sur l'objet de l'identification primordiale, fondamentale mais insaisissable. Lacan en fait le moment de surgissement du sujet de l'inconscient. Identification qui est dite incorporation certes, mais par l'oreille. Y a-t-il un lien entre cet « entendu » et l'identification dite au père, lequel terme ne désigne pas celui qui en occupe la place mais un lieu d'énonciation ?*

« C'est entendu ». Cette expression ne désigne pas seulement l'effet de l'un de nos sens, celui qui passe par les oreilles pour constituer la pulsion dite par Lacan invoquante, mais également, et presque essentiellement, un acte, celui de consentir. Consentir ne veut pas dire, notons-le, être d'accord mais « se rendre à... l'évidence, l'argument, la nécessité de..., etc. »

À quoi donc le nouveau-né humain doit-il consentir d'emblée pour devenir un parlêtre ? Précisément consentir à se laisser prendre, entamer par le langage. C'est cette opération qu'illustre l'identification primaire.

Commençons par ce qu'en écrit Freud.

#### **L'identification selon le chapitre VII de « Psychologie des foules et analyse du moi » Sigmund Freud, 1921-1922**

Freud définit toute identification comme une première forme d'attachement. C'est, reprendra Lacan dans le *Séminaire V*<sup>1</sup>, « la forme la plus originelle du lien de sentiment à un objet ». Mais la question qui s'impose d'emblée concerne le statut de cet objet qui, en particulier dans la première identification, va, selon Freud, du père œdipien à, selon Lacan, un effet de langage<sup>2</sup>. J'y reviendrai.

Freud distingue dans le chapitre de référence trois types d'identification, que Lacan appelle dans *R.S.I.*<sup>3</sup> « identification triple », pour insister

sans doute sur leur caractère logique, et non chronologique, puisqu'il les situe à ce moment-là dans un nouage borroméen. Je cite Lacan : « L'identification, l'identification triple telle qu'il l'avance [Freud], je vous formule la façon dont je la définis : s'il y a un Autre réel, il n'est pas ailleurs que dans le nœud même [...]. Cet Autre réel, faites-vous identifier à son imaginaire, vous avez alors l'identification de l'hystérique au désir de l'Autre, [...] (Ident. 3). Identifiez-vous au symbolique de l'Autre réel, vous avez alors cette identification que j'ai spécifiée de l'*einzigster Zug*, du trait unaire (Ident. 2). Identifiez-vous au réel de l'Autre réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom-du-Père, et c'est là que Freud désigne ce que l'identification a à faire avec l'amour (Ident. 1). »

Freud commence ce chapitre par une présentation des identifications dans le complexe d'Œdipe pour arriver, après plusieurs tours, à supposer une identification primitive, qui l'anticiperait donc. Il en relève la précocité : immédiate, directe, antérieure à tout investissement. Elle « se comporte, écrit-il, comme un produit de la phase orale [...] où l'objet désiré est incorporé ». Une traduction plus littérale serait : inclus, intégré. Mais ici surgit la difficulté déjà évoquée.

Dès la précédente théorie des identifications – dans « Pour introduire le narcissisme » (1914) essentiellement – Freud situait une première identification narcissique décrite comme « la plus originaire » et « cannibalique ». L'usage du terme d'objet est paradoxal car que peut être l'objet à ce stade mythique de surgissement du sujet ? Un sujet anticipé s'identifie à un objet non identifié, non repéré comme séparé ou différent, autre et moi en même temps ? Il faut recourir à la précipitation du temps logique pour résoudre cette aporie. Cette première rencontre avec l'Autre ne se révèle qu'en après coup.

### Genèse de l'identification primordiale

Dans le *Séminaire X* <sup>4</sup>, Lacan signale et déplie la remarque selon laquelle « la première émergence [du langage, côté sujet] n'est qu'un *Qui suis-je ?* inconscient [à entendre ici, je pense, au sens non conscient] puisque in formulable, auquel répond [...] un *Tu es* ». Il faut entendre cette identification avec l'équivoque de ses deux sens, subjectif et objectif : identification à et identification de, dans une initiale confusion du « je suis ça » et du « tu es ça ».

Freud, toujours dans le chapitre VII, relève une complication dès cette identification primordiale : il y a une sorte de vacillation entre l'appropriation constituante de l'objet (avoir) et l'inverse, un appauvrissement par

vidage libidinal vers l'objet (des/être). En effet, avec cette identification humanisante, qui le fait entrer dans le symbolique de la chaîne signifiante, le sujet perd de l'être. Une telle transformation entraîne la dissociation des pulsions de vie et de mort. Le report de la libido initialement narcissique vers l'extérieur laisse place à la pulsion de mort car le sujet est littéralement « vidé », expérience inaugurale de la répétition qui se fixera rétroactivement.

D'ailleurs Freud rajoute dans le dernier tiers du chapitre une modalité qui peut être considérée comme un avatar de cette identification primordiale ; elle s'illustre particulièrement dans la mélancolie, où le sujet est aspiré comme l'objet perdu qu'il se croit être vers le rien où il se fait disparaître.

« Freud avoue son embarras, voire son impuissance, à sortir du dilemme posé par l'ambiguïté perpétuelle qui se propose à lui entre deux termes qu'il précise, à savoir identification et choix de l'objet », dit Lacan, qui propose dans le *Séminaire IV* <sup>5</sup> une solution conforme à la nouvelle traduction qu'il fait du texte freudien, où l'identification ne va pas sans que l'investissement sur l'objet soit conservé. Je cite : « Quand on y regarde de près il est impossible de ne pas voir [...] que les deux pôles, actif et passif sont présents dans toute espèce d'identification. [...] Dans ce cas, l'objet a été perdu ou abandonné. [...] Il est réérigé dans le moi, et le moi se transforme partiellement d'après le modèle de l'objet perdu. [...] à la place du moi, ou de l'idéal du moi. »

Quel peut être l'objet en jeu dans l'identification primordiale ?

### Incorporation par l'oreille

L'entendu entre par les oreilles. L'enfant ne mange pas les mots, comme il le fera plus tard, jusqu'au sens propre dans les écoles hébraïques où lui est offerte en pain d'épices la lettre qu'il vient d'apprendre à lire et à écrire. Les mots, il les entend d'abord comme une sonorité, dans leur *motérialité* comme le dit Lacan ; il les incorpore par l'oreille comme inscription indélébile, forme d'acquis qu'il ne re/connaîtra jamais mais qu'il s'approprie selon son choix, forcé.

Cela rapproche cette identification du mécanisme d'introjection qui commande la constitution du moi, explicité dans le texte de Freud « La dénégation <sup>6</sup> ». Avec le jugement d'attribution, qui précède celui d'existence et même peut s'en passer, le moi introjecte tout objet. Ici encore le terme paraît mal adapté, il vaudrait mieux dire : tout produit d'expériences de jouissance, ce qui rend compte de toute expérience jusqu'à celles d'au-delà du plaisir. L'on peut donc supposer que l'identification primordiale

n'est pas sans lien avec le premier temps de la *Bejahung*, dans sa dimension nommée par Lacan d'aliénation signifiante.

Mais il y a une différence notable : dans la *Bejahung*, le sujet prend, puis décide de l'existence de l'objet, avec la possibilité alors de s'en séparer ou de l'assimiler. Dans l'identification primitive, il est pris par le langage, « l'identification [s'y fait] au signifiant tout-puissant de la demande [de l'Autre] » écrit Lacan dans « La direction de la cure <sup>7</sup> ». Les paroles ne vont pas s'envoler, comme le dit un dicton ; elles s'inscrivent en marques indélébiles dans le corps, rappelant inlassablement leurs lettres pour le meilleur et pour le pire, terrain de la répétition qui fixera la jouissance. Cette inclusion (incorporatrice) n'est ni assimilation ni introjection. L'objet littéralement intégré est ici la voix de l'autre, une diffusion de sons, une musique vocale, le réel des paroles – auquel le sujet se lie dans une initiale fusion. « Une voix ne s'assimile pas, elle s'incorpore », dit Lacan dans le *Séminaire X* <sup>8</sup>.

Cette prise du réel vivant dans et par le réel du langage, sorte de rencontre fortuite entre deux modalités de réel, est constitutive du parlêtre. L'entrée dans la parole témoignera d'une première émergence de l'entendu, avec le babil, dont Lacan tirera en 1971 son hypothèse de *lalangue*, en même temps singulière, pour chacun, et universelle, pour tous.

L'entendu ne fait pas marque identificatoire comme le trait unaire le fait, mais s'incrute dans le corps et lui donne ses lettres, de noblesse mais aussi de faiblesse, écriture réelle qui oriente le destin de chaque sujet, à son insu. Il n'y a pas de représentation signifiante de cette incorporation, cependant l'on peut faire l'hypothèse qu'elle participe aux signifiants en anticipant la constitution de la lettre, que Lacan place pourtant dans « Lituraterre » comme secondaire au signifiant. Mais peut-être sa face réelle, matérielle, émerge-t-elle au moment de l'inclusion identificatoire. Elle est le hors-sens du signifiant, le sillon pulsionnel de l'objet voix, le balbutiement de *lalangue*, chiffrée mais indéchiffrable, une énonciation sans énoncé, le comble de l'énigme. Colette Soler, dans son dernier livre, *Lacan lecteur de Joyce*, en fait la clé du « cas Joyce », je renvoie à sa magistrale démonstration clinique.

Le sujet est l'effet, le résultat, de cette première identification, qui « est le point inaugural du surgissement de la structure inconsciente », écrit Lacan dans le *Séminaire XII* <sup>9</sup>. Avec une petite remarque à interpréter selon les hypothèses qui précèdent. Il dit, reprenant Freud à la lettre, que cette identification est typiquement masculine. Il faut l'entendre ici comme l'universel précédant la connaissance de la différence des sexes,

l'Autre asexué comme « les parents » que Freud finit par convoquer. La voix, le réel de l'Autre, est asexuée.

Cette identification, assez énigmatique, qui s'effectue avant tout choix d'objet, est à considérer comme le soubassement des autres modes d'identification. Il n'y en a trace que logique – elle est supposée indispensable à l'entrée du petit sujet dans les discours, valable pour tous donc (sauf peut-être dans certains cas d'autisme muet ?). Est-ce elle qui « parle » dans les psychoses où la sonorité vocale qui la porte surgit dans les voix, émanation réelle d'un surmoi précoce obscène et féroce, voix de l'Autre non barré qui surgit en exclusion interne ? Dans la leçon déjà citée du *Séminaire IV*, Lacan remarque que c'est « l'incorporation de certaines paroles parmi d'autres [qui] est à l'origine de la formation précoce de ce que l'on appelle le surmoi ». Lequel peut à l'occasion, et peut-être pas que dans la psychose, les transformer en injonctions.

Repartons de Freud et de ses hypothèses d'un objet père dans l'identification primordiale, là où l'objet serait plutôt la voix. Alors,

### Pourquoi la voix est-elle père ?

Parce que « le père réel n'est pas autre chose qu'un effet du langage », dit Lacan dans le *Séminaire XVII* <sup>10</sup>. Ce que Freud décrit d'abord comme père œdipien, puis dans l'article plus tardif de deux années, dans le chapitre III, « Moi, Surmoi, Idéal du Moi », le « père de la préhistoire personnelle <sup>11</sup> », avant d'ajouter en note qu'il serait plus juste de dire « les parents » car ils ne sont pas différenciés à ce temps précoce de la vie du petit sujet, nous pourrions le traduire suivant Lacan comme le lieu de A non barré, l'Autre à la fois bain de langage et incarnation réelle. Car qu'y a-t-il de commun dans toutes ces figures ? Le langage. Ça parle, à l'enfant, de l'enfant.

Qu'est-ce que le père, pas un père mais le père ? Là où Freud plaçait le père ou, en élargissant, un père, Lacan d'abord structuraliste place d'emblée la fonction paternelle dégagée de la personne du père. Faisons un grand saut dans son enseignement. En 1972, dans *...Ou pire* <sup>12</sup>, il avance l'idée que le sujet est fils du discours – c'est le discours qui lui dit qui il est –, les mots sont d'abord ceux de l'Autre, ce qui place la fonction père à l'intérieur même du langage. Lacan la localise d'abord dans un « nommer à... ». Dans *Les non-dupes errent* <sup>13</sup>, titre dans lequel il faut entendre l'équivoque : celui qui n'est pas dupe du père erre, il constate que « la mère suffit généralement à [...] indiquer le chemin » de cette forme de désignation, qui n'est pas encore une nomination. Inconvénient majeur de cet arrêt sur parole,

pourrait-on dire, le sujet qui y répond s'identifie à l'injonction de l'Autre, maternel à l'occasion.


Mais Lacan poursuit, il va élargir la fonction de métaphorisation à celle de nomination. En 1975, dans sa « Conférence de Genève sur le symptôme <sup>14</sup> », il redéfinit la fonction paternelle comme fonction de nomination qui a un effet de subjectivation. « Le père, c'est celui qui nomme. » Cette fonction « nomination » est un dire qui fait événement, touche au réel et institue et de fait distingue le sujet. La fonction nommante, forme intransitive, qui permet de « se faire (représenter par) un nom », relève de la seule énonciation, d'un dire adressé, exclusif, efficace, auquel le sujet consent. Nous revenons au consentement du début mais cette fois dans le nouage réel, imaginaire, symbolique. Le dire est la place même du père. « La fonction du père, c'est l'acte même de nommer », écrit Lacan dans *R.S.I.* <sup>15</sup>.

Parler d'énonciation, c'est-à-dire du réel du langage, de ce qui s'entend, fait écho à l'inscription dans l'inconscient du père de la première identification selon Freud, celui qui gît dans le bain initial de langage. Et si l'on suit Lacan dans *R.S.I.*, cette identification au réel de l'Autre réel fait obtenir, je cite, « ce que j'ai indiqué du Nom-du-Père », soit une incorporation qui est la porte d'entrée vers l'accrochage du symbolique par la fonction de la parole.

L'on comprend dès lors que l'on puisse « se passer du père à condition de savoir s'en servir ».


*Mots-clés : identification primordiale, incorporation, pulsion, voix, père.*


---


\*  Texte issu d'une intervention à Besançon le 20 juin 2015.











1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 425.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 147.

3.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 mars 1975.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, leçon XX, chapitres II et III.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, leçon du 6 février 1957, p. 171 et 173.

6.  S. Freud, « La dénégation », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1958.
7.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris Seuil, 1966, p. 635.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., leçon XX, p. 320.
9.  J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 3 mars 1965.
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 147.
11.  S. Freud, « Le Moi, le Surmoi, l'Idéal du Moi », chap. III de « Le Moi et le Ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1963, p. 196.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, leçon du 21 juin 1972.
13.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 mars 1974.
14.  J. Lacan, « Conférences et entretiens », Columbia University, *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 42.
15.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.



Lina Puig

## Malaise identitaire dans la civilisation... S'identifier *via* la ségrégation \* ?

La préoccupation identitaire, voire la passion identitaire, des individus et des peuples a toujours occupé la scène politico-sociale au cours de l'histoire.

L'époque contemporaine rend palpable le fait que pour certaines communautés il s'agit d'exister en se distinguant, en se séparant des groupes dans lesquels elles se trouvent incluses de fait. Elles s'expriment, au mieux par la voie du suffrage, comme cela a été le cas, l'an dernier, en Écosse avec le référendum – lequel a entériné la victoire du non à l'indépendance – et en Catalogne avec la concertation citoyenne – qui a majoritairement fait entendre un désir d'indépendance –, pour ne prendre que ces deux exemples, au pire par la voie des armes, comme ce qui perdure aux frontières orientales de l'Union européenne, et ailleurs.

Cela peut mener loin, dit Lacan dans son séminaire *L'Identification* <sup>1</sup>, en se démarquant de Kant, « puisque par l'intermédiaire de mille fanatismes cela mène tout simplement aux violences sanglantes qui continuent d'ailleurs fort tranquillement, malgré la présence des philosophes, à constituer, il faut bien le dire, une partie de la trame de l'histoire humaine ».

J'ai voulu explorer ce que, à cette question de la passion identitaire, la psychanalyse peut répondre, elle pour qui la notion d'identité ne recouvre pas exactement celle d'identité sociale et culturelle, mais pour qui le sujet ne peut être clivé du social.

Freud a décroisé la psychologie collective et la psychologie individuelle, montrant que cette dernière est toujours « d'emblée et simultanément » une psychologie sociale « dans un sens élargi mais parfaitement justifié », dit-il dans « Psychologie des foules et analyse du moi <sup>2</sup> », en 1921, dans la mesure où « l'autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire », dès le cercle étroit de la famille.

C'est ce dont rend compte le schéma L de Lacan, dans l'article « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose <sup>3</sup> », à savoir que « la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A ». Sans l'Autre il n'y a pas de sujet. Le discours de l'Autre est porteur, et même diffuseur, souligne Colette Soler dans son cours *Ce qui reste de l'enfance* <sup>4</sup>, de tous les traits identitaires qui marquent l'origine d'un individu. Ils viennent de l'enfance, de l'origine sociale et géographique, et inscrivent les manières d'être et de penser socialement codées.

La ligne de clivage entre les phénomènes sociaux et les processus spécifiquement narcissiques visant la satisfaction pulsionnelle, Freud la fait passer « à l'intérieur même du domaine de la psychologie individuelle <sup>5</sup> ». La psychanalyse, qui s'occupe de ce qui fait symptôme pour le sujet, traite le malaise identitaire au un par un, quand ces marques des origines, contingentes, sont source de malaise, de souffrance, ayant pour nom mépris, rejet, luttes et même élimination, extermination.

L'expérience d'une analyse change quelque chose. Elle est la réponse à la quête identitaire du sujet, révélant son identité de symptôme, identité singulière – le symptôme étant à entendre comme la fonction qui noue ensemble corps, jouissance et inconscient <sup>6</sup>.

### Fraternité et ségrégation

Freud s'est interrogé sur les liens de fraternité qui unissent les individus d'une foule, liens paradoxalement opposés à l'expression de l'agressivité, des pulsions hostiles de l'individu.

Lacan a articulé, au moins dans trois textes, ce qu'il en est d'une des faces latentes de la cohésion de la foule, à savoir la ségrégation.

### Ségrégation par rapport à l'extérieur

Épingler le désir d'indépendance d'une communauté comme un désir de s'identifier *via* la ségrégation fait écho à ce que dit Lacan, dans *L'Envers de la psychanalyse* <sup>7</sup>, le 11 mars 1970 : « Je ne connais qu'une seule origine de la fraternité – je parle humaine, toujours l'humus – c'est la ségrégation [...] tout ce qui existe est fondé sur la ségrégation, et, au premier temps, la fraternité [...] parce qu'on est isolé ensemble, isolé du reste [...]. Il s'agit de savoir pourquoi c'est ainsi. Mais enfin, que ce soit ainsi saute aux yeux, et faire comme si ce n'était pas vrai, cela doit, à force, avoir quelques inconvénients ».

De la ségrégation, il avait parlé en 1967, en conclusion des journées tenues le 22 octobre sur le thème « Les psychoses de l'enfant <sup>8</sup> ». Je le

cite : « Nous allons avoir affaire, et toujours de façon plus pressante, à la ségrégation [...] [Il l'introduit comme] ce quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social, [qu'il symbolise] par l'Empire [...] pour que s'y substitue quelque chose de bien autre et qui n'a pas du tout le même sens, les impérialismes, dont la question est la suivante : comment faire pour que les masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial, demeurent séparées ? » La ségrégation y répond à sa façon.

Le processus ségrégatif traite « les différences incompatibles par la division réelle de l'espace <sup>9</sup> » de cohabitation, là où les discours établis ordonneraient les liens sociaux selon une disparité qui leur est inhérente.

Lacan avait évoqué le « camp de concentration », forme ultime du processus ségrégatif, quelques jours auparavant, le 9 octobre, dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École <sup>10</sup> », pour dire que « ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et nommément l'universalisation qu'elle y produit ». Il déduit de cet état de la civilisation, c'est-à-dire de l'universalisation des marchés et de sa logique sous-jacente, la forme de notre avenir qui « trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation ».

Freud, le premier, en 1921, dans « Psychologie des foules et analyse du moi <sup>11</sup> », a analysé ce qui lui sautait aux yeux, à savoir que les hommes, communément, se comportent affectivement, les uns envers les autres, comme les porcs-épics transis de froid de la célèbre parabole de Schopenhauer. « Aucun ne supporte de l'autre un rapprochement trop intime. »

Il a appelé « narcissisme des petites différences » ce qui se manifeste dans ce qui se ressemble par ailleurs, comme ces exemples qu'il cite dans *Malaise dans la civilisation*, où « les communautés voisines et même apparentées se combattent et se raillent réciproquement : Espagnols et Portugais, Allemands du Nord et du Sud, Anglais et Écossais, etc. <sup>12</sup> ». Il en a conclu que *l'instinct agressif*, qui cherche toujours à se satisfaire, trouve là une occasion « *commode* et relativement *inoffensive* [...] par laquelle la cohésion de la communauté est rendue plus facile à ses membres ».

Il y a aussi plus offensif, ce qu'il appelle le narcissisme « de plus grandes différences », qui « aboutissent à une aversion difficile à surmonter ». Il cite « celle du Gaulois contre le Germain, de l'Aryen contre le Sémite, du Blanc contre l'homme de Couleur <sup>13</sup> ». On pourrait actualiser la liste.

Dans ses « Considérations actuelles sur la guerre et la mort <sup>14</sup> », texte de 1915, il n'a pas reculé à affirmer que « si l'on nous juge selon nos motions de désir inconscientes, nous sommes [...] nous-mêmes, comme les hommes des origines, une bande d'assassins ».

Dans cette haine de l'autre, il reconnaît « l'expression d'un amour de soi, d'un narcissisme, qui aspire à s'affirmer soi-même <sup>15</sup> », reliant la polarité « aimer-haïr » à l'opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort, telle qu'il l'a postulée dans « Au-delà du principe de plaisir » – les pulsions sexuelles étant les représentants les plus purs des pulsions de vie.

La dimension de la pulsion de mort dans la structure de la foule se reconnaît à ce qu'elle ne doit son unité qu'à la condition de mettre en place un dedans qui abrite tous ceux qui y participent, dedans séparé par une frontière d'un dehors étranger qui peut revêtir plusieurs formes : un autre pays, une autre culture, une autre langue, une autre religion. Cette frontière a d'ailleurs tendance à se mettre en place au sein même du groupe.

### *Fraternité à l'intérieur de la « structure de groupe »*

Lacan précise dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École <sup>16</sup> » que c'est par ces termes qu'il faudrait traduire *Massenpsychologie*.

Dans son texte de 1921, Freud a mis à l'épreuve « l'hypothèse que ce sont les relations d'amour (en termes neutres, les liens affectifs) qui constituent l'âme des foules <sup>17</sup> ». Pour lui, la seule puissance capable d'assurer la cohésion de la foule est Éros. Y parvenir est un « exploit », dit-il dans le même paragraphe... un exploit d'amener les êtres humains à « renoncer à satisfaire cette agressivité [indestructible] qui est leur ; ils n'en retirent aucun bien-être <sup>18</sup> ».

C'est donc à rebours du narcissisme qu'opère la formation en foule. L'hostilité se transforme manifestement en son contraire : « Les individus supportent la singularité de l'autre, se mettent à égalité avec lui et n'éprouvent aucun sentiment de répulsion à son endroit <sup>19</sup> », et cela opère « aussi longtemps que la foule se maintient ou aussi loin qu'elle s'étend ». Il s'agit, là aussi, de savoir pourquoi c'est ainsi.

Freud nous révèle la formule de la structure libidinale de la foule primaire : c'est un ensemble d'individus ou de sujets « qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi, et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres <sup>20</sup> ». C'est dire que le fonctionnement unitaire de cette structure repose sur le chef, qui incarne l'idéal de la foule. Chaque moi « adopte désormais une relation d'objet avec l'idéal du moi issu de lui-même <sup>21</sup> », idéal du moi qui englobe « la somme de toutes les limitations

auxquelles le moi doit se soumettre <sup>22</sup> ». La note euphorique ne manque pas, si l'on suit Freud : « Il se crée toujours une sensation de triomphe quand quelque chose dans le moi coïncide avec l'idéal du moi <sup>23</sup> [...] ». »

Le « remplacement du meneur par une idée qui mène <sup>24</sup> » ne change pas la structure libidinale de la foule. L'idée menante peut être « une tendance commune, un désir partagé par le plus grand nombre <sup>25</sup> ». L'action unificatrice peut même être supportée par « la haine envers une personne ou une institution <sup>26</sup> », cela produira « les mêmes liens affectifs que les liens positifs <sup>27</sup> ».

Dans son cours de 2011-2012, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, Colette Soler a pris l'exemple du mouvement des Indignés qui a réuni « en un temps et en un lieu donnés le Un de protestation commune [mais] inorganisée ». Elle ajoute qu'il y a eu « des voix pour dire [la nécessité] que le Un de la protestation trouve à s'incarner dans un chef qui la porte <sup>28</sup> ». C'est ce qui s'est produit il y a un peu plus d'un an, en Espagne, avec la naissance et le développement de la formation politique Podemos, issue du mouvement des Indignés, autour de l'un d'entre eux, porté par le groupe, et qui a été élu avec quelques autres, quatre mois plus tard, au Parlement européen.

Lacan a commenté, dans deux textes, le schéma de la constitution libidinale d'une foule qui se trouve à la fin du chapitre « État amoureux et hypnose <sup>29</sup> » de « Psychologie des foules... », où Freud situe le moi, l'objet et l'idéal du moi.

Dans la dernière leçon du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, il insiste sur ce que Freud appelle l'objet extérieur : « Il y a une différence essentielle entre l'objet défini comme narcissique, i(a), et la fonction du a, de l'objet a <sup>30</sup> », que Lacan met à la place de l'objet extérieur dans le schéma freudien.

Pour Lacan, la structure libidinale du groupe est la même que la structure libidinale de l'hypnose, dont Freud a dit que c'était une foule à deux. En superposant les deux structures, il fait apparaître que « le schéma que Freud donne de l'hypnose donne du même coup la formule de la fascination collective qui était une réalité ascendante à l'heure où il écrivait cet article [...]. [Ce qui se trouve situé] à la même place, [c'est] l'objet a comme tel et ce repérage signifiant qui s'appelle l'idéal du moi <sup>31</sup> ». Il énonce un peu plus loin : « Définir l'hypnose [comme le fait Freud] par la confusion en un point, du signifiant idéal où se repère le sujet avec le a, c'est la définition structurale la plus assurée qui ait été avancée <sup>32</sup> ». L'objet a peut être identique au regard de l'hypnotiseur. Il peut l'être aussi à la voix de l'hypnotiseur, ou aux deux objets a conjugués.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* <sup>33</sup>, le 20 janvier 1971, Lacan reprend sa lecture du schéma freudien.

Il a évolué dans son commentaire. Il va parler de plus-de-jouir plutôt que d'idéal du moi, donnant au « discours du leader » une fonction spécifique qui tient à ce qu'il « s'adresse à l'Autre comme un Tu ». Ce n'est pas sans effet. L'effet produit est une « identification à quelque chose que l'on peut appeler l'idole humaine [...] une identification camouflée, secrète, qui n'est que celle à cet objet énigmatique qui peut n'être rien du tout <sup>34</sup> », l'objet *a*, le plus-de-jouir.

Lacan analyse le phénomène nazi à la lumière de l'identification à cet objet, « le tout petit plus-de-jouir de Hitler, qui n'allait peut-être pas plus loin que sa moustache <sup>35</sup> ». L'objet plus-de-jouir a suffi, si l'on suit Lacan, à provoquer un effet d'identification, chez des gens pris, socialement, économiquement, dans « le procès du discours du capitaliste, avec ce que cela comporte de mise en question du plus-de-jouir sous sa forme de la plus-value <sup>36</sup> ». De fait, il souligne qu'« il n'y a aucun besoin de l'idéologie pour qu'un racisme se constitue, il y suffit d'un plus-de-jouir qui se reconnaisse comme tel <sup>37</sup> ».

### Un unifiant et Un désunifiant

Nous venons de voir comment le leader est le ciment de la foule freudienne, en incarnant le Un unifiant qui réfère à *l'einzigiger Zug* – le trait unique – que Freud extrait de la seconde forme d'identification qu'il distingue, identification partielle à « un seul trait emprunté à la personne-objet <sup>38</sup> ». Il est constitutif de l'idéal du moi et, en tant que tel, joue un rôle dans la formation en foule.

Dans le séminaire *L'Identification* <sup>39</sup>, Lacan traduit par « trait unaire » ce trait venu de l'Autre et qui inscrit du lien. Il articule aussi ce trait unaire à une autre fonction que celle de l'identification.

La référence prise est celle de la coche répétée, du trait coché par le chasseur primitif sur l'os d'une côte de mammifère, inscription relevant de l'ordre du signifiant. « Ces 1 de l'os magdalénien », comme s'exprime Lacan, ont effacé le rapport du signe à la chose, ils ont effacé les différences qualitatives. Le signifiant introduit la différence comme telle dans le réel <sup>40</sup>.

La fonction du trait unaire, autre que celle de l'identification, est à considérer ici en tant qu'« elle fait apparaître la genèse de la différence [...] de la différence absolue [...] détachée de toute comparaison possible <sup>41</sup> ». Il y a renversement de « la polarité de la fonction de l'Unité », passage de

« l'unité unifiante à l'unité distinctive <sup>42</sup> », et même « abandon » de la première pour la seconde.

Cet Un, qui marque la différence pure, c'est à lui que Lacan se réfère pour, dit-il, « mettre à l'épreuve les rapports du sujet au signifiant <sup>43</sup> ». Le sujet est lié au trait unaire, lequel désigne le trait d'inscription d'une première expérience de jouissance, d'une première rencontre avec du réel. Une fois marquée, la jouissance d'avant la marque est perdue. Le trait unaire répété inscrit la répétition de la perte, « il ne représente pas le sujet, il l'inscrit dans le champ de la jouissance <sup>44</sup> », comme le souligne Colette Soler dans *Ce qui reste de l'enfance*.

Le trait qui supporte la différence est un « Un désunifiant <sup>45</sup> », c'est à cela qu'est identifié le sujet. Il est un « un », identique en cela à tous les sujets qui sont passés par la castration ou négativation de jouissance. Mais il a acquis la capacité de se distinguer des autres en faisant valoir sa singularité par un seul trait.

### Le discours unifiant, inverse du discours analytique

Le discours du Un unifiant, qui opère au niveau d'une foule, sur le modèle de l'hypnose, est l'inverse du discours analytique.

Lacan rappelle dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* que « c'est en se distinguant de l'hypnose que l'analyse s'est instituée, car le ressort fondamental de l'opération analytique, c'est le maintien de la distance entre le I et le a <sup>46</sup> », tels qu'ils sont inscrits dans le schéma freudien de la constitution libidinale d'une foule.

Le discours analytique se distingue de l'hypnose parce que ce ne sont pas les identifications de l'idéal du moi ou du moi idéal qui ordonnent le lien. C'est l'inverse : c'est le Un de singularité qui ordonne le lien, le désir de l'analyste visant la différence absolue. Dans cette optique, le discours analytique « soumet à la question du plus-de-jouir ou à la cause du désir <sup>47</sup> » les identifications.

Dans le *Séminaire XI*, Lacan avance une « formule repère » pour cerner le ressort de l'opération analytique : « Si le transfert est ce qui, de la pulsion, écarte la demande, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène <sup>48</sup> », autrement dit, le transfert qui s'exerce dans le sens de ramener la demande à l'identification, écarte la demande de la pulsion. Le désir de l'analyste tend dans le sens exactement contraire à l'identification, en ramenant la demande à la pulsion. En suivant cette voie, « il isole le a, il le met à la plus grande distance possible du I que lui, l'analyste, est appelé par le sujet à incarner [la référence au schéma freudien est ici éclairante]. C'est

de cette idéalisation que l'analyste a à déchoir pour être le support de l'a séparateur <sup>49</sup> [...] ».


Le rapport à I, c'est l'aliénation signifiante nécessaire. Il faut en passer par les idéaux du moi. Mais ce que l'analyse rend possible, c'est une séparation de cette aliénation au signifiant de l'idéal du moi, c'est-à-dire fondamentalement une identification, familiale ou sociale, au signifiant maître, pour avoir accès à cet objet petit *a* jusque-là conjoint, et donc non repéré, à la place de l'idéal du moi. Celui qui aura fait le trajet d'une cure jusqu'à cette séparation sera susceptible d'être... averti de l'aliénation par l'idéal, dont on sait qu'il peut être, cet idéal, tuant.

Arrivée au bout de ce travail, je reviens à la question que comporte mon titre, « S'identifier *via* la ségrégation ? ». Faute de mieux, la ségrégation tolère le vivre côte à côte, comme les porcs-épics, tant qu'elle ne dérape pas dans les fondamentalismes identitaires, conquérants ou fanatiques. Mais on sait maintenant qu'« il y suffit d'un plus-de-jouir qui se reconnaisse comme tel », pas sans lien avec la plus-value capitaliste, pour que la dimension mortifère des passions identitaires trouve occasion à se déchaîner, « pour notre horreur ».

































L'analyse, en principe, va contre l'effet de masse. C'est ce que vise la psychanalyse lacanienne, à savoir, je cite Colette Soler, « la destitution qui sépare et l'identification au symptôme qui institue le parlêtre sans rapport à l'Autre <sup>50</sup> ». Mais là non plus, nous ne sommes pas assurés contre l'émergence des effets de groupe, car dans le groupe, je poursuis la citation, « on y est au chaud avec d'autres, tous porteurs d'au moins quelque trait unaire commun, lesquels [...] [contiennent] au moins en partie les dissensions et les frictions produites par des différences entre les épars désassortis <sup>51</sup> », rendant plus confortable la condition humaine de Un tout seul.




















*Mots-clés : s'identifier, idéal du moi, hypnose, Un unifiant, Un désunifiant.*

---

\*  Texte tiré d'une intervention à Marseille, collègue de clinique psychanalytique du Sud-Est, juin 2015.



1.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 28 février 1962.
2.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 123-125.
3.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 549.
4.  C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance*, cours 2012-2013, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2013, p. 133.
5.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 124.
6.  C. Soler, « Les Noms de l'identité », *Mensuel*, n° 28, Paris, EPFCL, novembre 2007.
7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 132.
8.  J. Lacan, « Les psychoses de l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 362-363.
9.  C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance*, op. cit., p. 19.
10.  J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 257.
11.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 162.
12.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1981, p. 68.
13.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 162-163.
14.  S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », dans *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 35.
15.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 163-164.
16.  J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 257.
17.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 152.
18.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, op. cit., p. 68.
19.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 164.
20.  *Ibid.*, p. 181.
21.  *Ibid.*, p. 198.
22.  *Ibid.*, p. 201.
23.  *Ibid.*
24.  *Ibid.*, p. 161.
25.  *Ibid.*
26.  *Ibid.*, p. 162.
27.  *Ibid.*
28.  C. Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, cours 2011-2012, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2012.
29.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 181.
30.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 244.
31.  *Ibid.*
32.  *Ibid.*, p. 245.

33.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006.
34.  *Ibid.*, p. 29.
35.  *Ibid.*
36.  *Ibid.*
37.  *Ibid.*, p. 30.
38.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », art. cit., p. 169.
39.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 6 décembre 1961.
40.  *Ibid.*
41.  *Ibid.*
42.  *Ibid.*
43.  *Ibid.*
44.  C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance*, op. cit., p. 65.
45.  C. Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, op. cit., p. 21.
46.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 245.
47.  C. Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, op. cit., p. 25.
48.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 245.
49.  *Ibid.*
50.  C. Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, op. cit., p. 29.
51.  *Ibid.*, p. 30.

## CONNEXIONS

---

## David Bernard, Vicky Estevez, Claude Léger

### Rencontre avec Jacques Drillon

*Nous avons souhaité publier cet entretien, enregistré en mai dernier, lors de notre première rencontre avec Jacques Drillon. En effet, les thèmes abordés furent larges et le style spontané. De fait, il complète la soirée « Connexions » du 8 octobre, dont on peut écouter l'enregistrement sur le site [www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)*

*Claude Léger* : Notre idée est, lorsque l'occasion s'en présente, de rencontrer des personnes qui ont des pratiques et des discours qui supportent ces pratiques dans d'autres champs que le nôtre et qui pourraient nous intéresser par leur témoignage de ces usages. On provoque alors des rencontres... et vous êtes le premier auquel nous avons pensé pour ce nouveau cycle.

*David Bernard* : Nous souhaitions, par ailleurs, centrer ce cycle autour d'une question concernant, parmi les usages de la langue, sa puissance, aussi bien que son impuissance, sous plusieurs angles possibles : la langue et le politique, la langue et la musique, etc. Puis nous nous sommes souvenus de votre *Traité de la ponctuation française*. Nous avons alors constaté que, dans vos écrits, la langue est vraiment questionnée sous plusieurs aspects : sa grammaire, sa musicalité, l'amour, etc.

*C. Léger* : L'idée est d'éviter de recevoir des universitaires qui viendraient nous faire un cours, mais plutôt d'avoir un objet qui nous aide à voir une évolution : comment les psychanalystes, une école de psychanalyse, qui ne réunit pas seulement les psychanalystes qui la pratiquent, mais aussi ceux qui s'y réfèrent ou s'y forment, peuvent apprendre d'autres discours qui sont nécessairement en prise avec la langue.

*Jacques Drillon* : C'est au cœur de votre histoire ; c'est même central !

*C. Léger* : Il ne s'agit pas de langage, pas de linguistique. C'est la matière, la consistance de la langue, que nous voulons interroger.

*Vicky Estevez* : Toute votre œuvre est centrée là-dessus... Vous êtes dans la langue comme chez vous, à vous lire, c'est votre maison. J'ai beaucoup lu vos écrits sur la musique, *Children's Corner* et votre livre sur Schubert... J'ai déjà une question : avez-vous écrit *Children's Corner* en écoutant la musique de Debussy ?

*J. Drillon* : Je la connaissais par cœur. Je ne l'ai pas suivie mais, à vrai dire, je n'y ai jamais pensé de cette manière-là. J'avais l'impression que c'était plutôt le style qui m'intéressait, mais c'était peut-être bien la langue, vous avez peut-être raison. À chaque fois, j'essaie de trouver – et c'est ça qui m'amuse – de trouver un style littéraire cohérent avec la chose racontée ; et donc, par exemple pour *Children's Corner*, ces espèces de petites piécettes, qui sont un peu d'un autre âge, qui font appel à une délicatesse des sentiments qui n'a plus cours. Je me suis dit qu'il fallait avoir un style « dictée », un style Duhamel, des dictées comme celles que je faisais quand j'étais en septième, des petits textes, lettrés plus que littéraires, qui seraient adaptés à des dictées, avec de jolies phrases un peu poétiques.

Je pense aussi aux *Six érotiques plus un*. J'ai voulu une langue très corsetée, très académique, pour pouvoir raconter des choses très pornographiques ; le choc entre les deux faisait des étincelles ! Mais cela concerne le style. La langue en tant que telle ne m'intéresse que dans ce qu'elle est en train de devenir ; cela, en revanche, me préoccupe beaucoup.

*C. Léger* : Lors de la dernière réunion de notre Conseil d'orientation, quelqu'un disait – c'était Colette Soler – qu'il faudrait arriver à faire un « observatoire de la langue », voir comment la langue évolue en profondeur, pas seulement en superficie ; sans *a priori*, sans se limiter à un groupe social, un genre, un style, etc. C'est une perspective un peu vertigineuse ! C'est ce dont nous sommes demandeurs.

*J. Drillon* : Autrefois, dans *L'Obs*, je faisais une rubrique littéraire qui s'appelait « Papiers décollés », qui était des petites brèves, que j'ai réunies en volume l'an dernier.

*D. Bernard* : *Les Fausses Dents de Berlusconi* ?

*J. Drillon* : C'est ça ! C'est un livre truffé de notations sur la langue. C'est drôle, parce qu'on est parfois tombé sur les mêmes, Alain Borer et moi : on avait noté les mêmes choses ! Et ce qui est encore plus drôle, c'est que, dans le *Journal intime* de Philippe Muray, paru il y a six mois, on retombe aussi sur les mêmes. Comme s'il y avait des sortes de constantes dans les symptômes, si j'ose dire... C'est épidémique, *stafèrlà* !

Les phrases de la SNCF ou de la RATP, qu'on a notées tous les trois, les mêmes machins, comme : « Nous vous prions de nous excuser pour la gêne occasionnée », toutes ces choses mal foutues, absurdes, administratives, mal digérées par les employés qui se disent : « Comment je vais annoncer ça ? », et qui pondent une espèce de monstre linguistique, qui va résonner dans les couloirs du métro pendant toute une journée... « Assurez-vous de n'avoir rien oublié » : je l'ai encore entendu tout à l'heure. Et à chaque fois que je prends le train... Et petit à petit, on s'y fait, à cette hideur-là ! Comme dit Sartre, on devient des salauds ! On résiste, au début, puis la morale s'en va. On ne remarque même plus la chose. C'est horrible, parce que c'est complètement involontaire, ça rentre par les veines et ensuite ça circule dans le corps...

J'ai une amie qui m'a appelé hier et qui me sert de rabatteuse, en quelque sorte, en me signalant des mots qui traînent partout. « On va échanger » plutôt que « on va parler », et elle me dit : « Tu me les as fait découvrir, je les employais sans m'en rendre compte, je suis tombée dedans ! » On est tombé dedans quand on était petit, comme dirait l'autre... C'est le côté totalitaire de la chose.

*D. Bernard* : En effet, dans la Pêroraison de votre *Traité de la ponctuation française*, vous insistez sur toute la richesse de la langue, les vertus de la langue. Seulement, comment considérez-vous la dimension possiblement totalitaire que comporte aussi la langue ?

*J. Drillon* : On sait bien l'usage qu'en font, sciemment, les dictateurs... Je ne sais pas si vous avez lu le livre de Viktor Klemperer sur le vocabulaire sous le III<sup>e</sup> Reich, *LIT*. Il a fait le tour de la question sur la manière dont les nazis ont détourné les mots. [...] Aujourd'hui, dans un ministère, on choisit ce qu'on appelle les « éléments de langage », c'est manifeste. Les communicants savent très bien le pouvoir qu'ils ont.

Le jour où l'on a transformé les « cotisations patronales » en « charges patronales », le choix n'était pas innocent ! On transforme absolument le sens de l'acte. Je ne crois pas qu'on soit dans un état sauvage, où la langue

ferait ce qu'elle voudrait, et partirait dans tous les sens du fait des locuteurs. Maintenant, c'est absolument canalisé, orienté, décidé et... rémunéré ! Des gens sont payés pour trouver ces éléments de langage. Il y a des conseillers linguistiques dans les ministères. Et c'est nous qui les payons.

*C. Léger* : Edward Bernays, un neveu de Freud, a publié un livre dans les années 1920, *Propaganda* – c'est lui qui a initié le terme –, pour une grosse entreprise américaine, Lucky Strike, je crois, à qui il donnait ainsi les clés de la manipulation de masse. Or, on a retrouvé *Propaganda*, annoté, dans la bibliothèque de Goebbels, en 1945.

*J. Drillon* : Incroyable ! *Si non e vero, e ben trovato* ! On voit que c'est antérieur au néolibéralisme.

*V. Estevez* : Et vous, comment diriez-vous que vous avez été formé à la langue ?

*J. Drillon* : Oh, ma langue est faite d'argot et de préciosité mélangés, elle ne me dit pas grand-chose qui vaille... Je n'en suis pas très fier, mais c'est comme ça. Il y a une certaine école intellectuelle – qui ne me plaît pas beaucoup, je dois dire – dont le plus bel exemple est Paulhan, qui s'exprime toujours à un niveau de langue très élevé et de temps en temps s'autorise, comme quelques gouttes de Rivotril®, se fait le cadeau d'un mot vraiment vulgaire, à la façon dont un académicien lâche une vulgarité, pour qu'on sache qu'il peut le faire aussi. C'est donc une sorte de préciosité supérieure ou au carré, du deuxième degré. Mais dans le cas de Paulhan, c'était déli-béré, c'était construit. Dans mon cas, c'est totalement instinctif.

*V. Estevez* : En plus, vous le faites d'une manière qui laisse entendre que c'est un tout. Vous êtes dedans ! Quand on vous entend parler, ici, ça pourrait être votre livre. Tous ces mélanges sont super !... Dans *De la musique*, vous êtes terrible avec John Cage, mais aussi avec certains autres. On ne sait pas si vous le pensez vraiment ou si c'est quelque chose de l'ordre de l'écrit lui-même qui vous amène à dire des choses comme ça.

*J. Drillon* : Vous savez bien que parfois les choses viennent toutes seules. C'est un peu comme les personnages de roman ; parfois on part sur un certain ton et puis, ça s'incline, ça s'incline, ça se gauchit... Et ça finit complètement tordu ! Quelque chose m'a toujours exaspéré chez Cage, c'est qu'il ne connaissait pas son métier. Quelqu'un doit nous alerter, quand on fait une faute. Malheureusement, les écrivains ne parlent plus boutique entre eux...

Cela dit, je me fiche de commettre la faute. Ce qui m'intéresse, c'est d'être libre, c'est-à-dire d'avoir par exemple le choix entre deux mots. Si j'ai ce choix, j'ai deux possibilités de sens, deux possibilités d'expression. Si on m'en enlève un, je suis plus pauvre qu'avant. Donc, si on me dit « le livre homonyme », je comprends ce que ça veut dire : c'est un livre qui a le même nom qu'un autre livre. Si on me dit « le livre éponyme », je ne comprends plus, parce que « éponyme » veut dire : qui donne son nom. Ainsi, Staline est devenu un héros éponyme parce qu'il a donné « Stalingrad ». J'avais donc deux mots pour dire deux choses différentes : de même nom et qui donne son nom ; et maintenant, comme tout le monde dit éponyme, je ne peux plus en dire qu'une. Et je ne peux plus parler d'éponyme car on va croire que c'est homonyme. Donc, on m'a pris un morceau de ma langue ! Ça a commencé comme une coquetterie, quelqu'un a trouvé qu'éponyme faisait très joli et, en l'espace de deux mois, ça a tout envahi, et j'en suis arrivé à passer ma vie sur Wikipédia à remplacer éponyme par homonyme dans tous les articles que je lis... C'est exaspérant : on ne sait plus de quoi on parle exactement !

Si la langue est plus petite, plus pauvre, alors, pour moi, c'est ça la faute. Avant, on disait : « Elle s'est fait voler un bracelet en or. » Cela veut dire qu'il avait du prix, qu'il coûtait cher. Mais si vous dites : « Elle porte un bracelet d'or », c'est qu'elle porte un bracelet dont la matière est l'or. Cela ne dit rien d'autre. Donc, avant, on pouvait dire les deux choses, faire la distinction entre l'accent mis sur la matière ou sur la couleur, un beau bracelet qui coûte cher. Aujourd'hui, si vous ne dites que « en or », vous ne pouvez plus dire la deuxième. La langue s'appauvrit. D'autant que, jusque-là, elle se renouvelait ! Des pans pouvaient tomber, mais ça repoussait derrière, par la nouveauté. Peut-être y avait-il des mots qu'on oubliait, mais ils étaient remplacés par des mots nouveaux, ça se tenait à peu près.

Maintenant, ce n'est plus le cas. Comme on s'attaque par exemple à la syntaxe, à chaque fois qu'on fait disparaître une tournure, une manière de dire, elle n'est pas remplacée. Donc, il y a véritablement un appauvrissement. Par exemple, l'emploi du mot « genre » : « Elle portait des bijoux genre bracelet en or. » Ce mot équivaut à une phrase de trois ou quatre mots : « qui semblait... », « qui aurait pu paraître... », ou « qui aurait pu passer pour... », « qui est plutôt du style... », remplacée par ce seul mot qui, du point de vue grammatical, n'a pas de nature, pas de fonction : « genre ». Ça n'ouvre même pas une parenthèse, mais dit plutôt : « Attention ! Je vais inclure un mot qui va arriver, comme ça, et vous allez le comprendre, le ranger, comme vous voudrez ! » Genre bracelet en or, ça veut dire quoi ? C'est extrêmement vague et imprécis. Et comme la syntaxe



française est déjà relativement imprécise – quoi qu'on en dise –, si on s'y attaque, c'est qu'on s'attaque vraiment au nœud de la chose.

Pour reprendre une comparaison musicale, quand Webern orchestre le « Ricercar » de *L'Offrande musicale*, qui est une œuvre pour clavecin extrêmement compliquée dans le contrepoint, dont il faut suivre – et c'est difficile – les lignes qui s'empilent, il casse toutes les lignes avec son orchestration. Là, on se dit qu'il a vraiment voulu frapper au cœur ! Il ne pouvait pas faire plus de mal que de casser les lignes, puisque tout le travail de cette œuvre, c'est de superposer des lignes. En s'attaquant à la syntaxe, on va droit à la racine.

*(Question inaudible sur l'influence de la langue anglaise.)*

*J. Drillon* : Il faut voir dans quel état est la langue anglaise maintenant ! Donc, on la prend arrivée dans cet état-là... Au lieu que nous soyons influencés comme nous l'avons été pendant des siècles – où tout le monde s'influçait – par la langue anglaise, parce qu'elle nous apportait des choses magnifiques – et nous lui en apportions autant –, elle s'est complètement pervertie, elle est arrivée à un point d'informe, de pâte horrible, et c'est ça qu'on va chercher ! C'est ce que l'américain a de pire qui marche le mieux !

Mais ce que Philippe Muray explique très bien, c'est que ça ne se fait pas involontairement, malgré nous. C'est nous qui le voulons, c'est nous qui disons : notre langue est une merde, on va la jeter et la remplacer par autre chose. C'est nous qui nous détestons, c'est nous qui appelons un magasin « shop ». On le fait volontairement !

*D. Bernard* : N'est-ce pas souvent à partir de la jeunesse que la langue est dénoncée, et qu'elle tente de se réinventer ? Et le risque n'est-il pas qu'à cette jeunesse soit vendu un prêt-à-parler, ou un prêt-à-penser, alors qu'il y a souvent des tentatives originales chez les adolescents de création autour de la langue ? Je lisais l'autre jour une chronique de Xavier de La Porte <sup>1</sup>, que nous allons inviter, d'ailleurs. Il rapportait le cas d'une jeune fille qui allait envoyer un texto amoureux à un copain et qui ne savait pas trop comment finir le message. Un point ou trois points ? Pour lui faire signe qu'elle l'aimait bien, sans trop lui en dire pour autant, elle décida finalement de terminer son message par deux points posés à la suite l'un de l'autre : « .. <sup>2</sup> ». À lui d'interpréter comme il voulait ! C'est une petite trouvaille, ça !

*J. Drillon* : C'est un cas absolument typique. De mon point de vue, ce n'est pas du tout une invention... Ça passe pour une invention, parce que c'est

nouveau. Mais c'est de très bas étage ! Si la fille n'est vraiment pas capable de trouver quelque chose à dire dans son texto pour faire comprendre au type à qui elle écrit qu'elle est amoureuse, ou qu'elle ne l'est pas, ou qu'elle va l'être, ou ce qu'elle veut, et qu'elle remplace tout ça par une espèce de joker informe « .. », elle envoie quelque chose qui ne veut rien dire et c'est l'autre qui est chargé de fantasmer... Qu'est-ce que ça veut dire que ces deux points ? Il le décode comme il veut, donc c'est la négation même de la communication, l'image même de la pauvreté : « Fais tout le travail toi-même ! » C'est ce que dit Godard ; autrefois, quand on commentait un match de foot à la télé, on disait : « Pierre passe à Paul, Paul passe à Ernest... » Maintenant, on ne dit même plus ça, mais : « Pierre... Paul ... Ernest... » On donne juste le nom des joueurs au fur et à mesure qu'ils ont le ballon !

C'est comme lorsqu'on draguait à l'époque du Minitel. C'était très long, donc on ne pouvait agir qu'avec très peu de mots. C'était long à arriver, long à partir. Donc, c'était des relations à trous ! Il y avait une information qui était minuscule et puis une énorme quantité de fantasmes, puis en retour une petite information et une énorme quantité de fantasmes, etc. À la fin, au bout d'une heure de conversation, on avait passé toute une vie ! On avait commencé par la séduction, puis la lassitude, la tromperie, enfin, la séparation, tout ça en creux, complètement dans le fantasme.

Je trouve que ces deux points sont typiques de « faites le travail ! ». Comme dit aussi Godard : on voit Delon, puis la gonzesse. Et le spectateur doit se dire : Delon aime la gonzesse.

*D. Bernard* : Ne peut-on pas dire que ce n'est pas si pauvre que ça dans la mesure où justement ça crée de l'énigme, ça permet un clin d'œil, ça met une question dans le lien à l'autre plutôt qu'un sens plaqué. Il y a quand même une petite trouvaille de la part de cette jeune fille !

*J. Drillon* : Pour moi, c'est un aveu d'impuissance. C'est ce que dit Xavier de La Porte, apparemment : elle ne savait pas comment terminer, donc elle a inventé ce joker. Comme aux cartes, ce joker peut tout dire, donc il ne dit rien. Si je vous dis « Schtroumpf », je ne vous dis rien !

*D. Bernard* : Je vais me dire : « Pourquoi m'a-t-il dit Schtroumpf ? »

*J. Drillon* : Parce que c'est votre métier !

*V. Estevez* : En vous entendant parler, on voit bien les sujets qui vous tiennent et où vous pouvez aller loin... et amener le public avec vous. Si

l'on parle de Sviatovslav Richter, sur des points extrêmement précis, je ne sais pas si les gens qui vont vous écouter pourront suivre, alors que quand vous en parlez, il n'y a pas que le phénomène Richter et la musique, il y a la langue et vous avec.

*J. Drillon* : J'en serais très content, parce que les rapports entre la langue et la musique sont extrêmement intéressants. Ce sont des rapports faussés, tordus. Comme deux sphères qui se touchent, qui font des tangences. Entre deux éléments sphériques, les points de tangence sont absolument minuscules, c'est pour ça que c'est intéressant, il n'y a pas plus antinomique, quoi !

*V. Estevez* : Qu'est-ce que vous pourriez en dire ? Il y a un passage dans *De la musique*, un paragraphe entier où langue et musique sont complètement superposées <sup>3</sup> !

*J. Drillon* : Le vocabulaire de la ponctuation est très utile en musique, pour l'analyser et pour la jouer. Quand on analyse une phrase de Mozart, on voit bien où sont les virgules, les points d'interrogation, les points d'exclamation, les deux-points, tout y est... On peut vraiment les écrire sur la partition. Il pensait comme ça, je crois. Il pensait « phrase ». En revanche, il y a des musiciens qui ne pensent pas du tout « phrase ». Beethoven, par exemple.

*V. Estevez* : Vous dites : c'est comme un alexandrin, en parlant de la musique de Schubert. Vous faites tout le temps ce rapprochement...

*J. Drillon* : Il est vrai que ce sont les deux choses qui m'intéressent ; je passe constamment de l'une à l'autre, je nourris l'une par l'autre, et de toute façon les vocabulaires se sont un petit peu échangés aussi. Si j'étais plus dans la peinture, j'utiliserais des termes de peinture, parce qu'on se rend compte très vite, quand on se met à penser aux arts, à tout ce qui est créateur de beauté, en tout cas, que le vocabulaire est extrêmement pauvre et qu'on est obligé, dans chaque art, d'aller prendre le vocabulaire d'un autre, tellement on est perdu dans son propre vocabulaire. Les arts échangent leur vocabulaire. On parle de rythme en architecture et d'architecture en musique. Ce sont des métaphores indispensables, faute de quoi on ne peut pas parler d'art ; on ne peut pas parler de la musique sans utiliser des termes d'un peu partout.

Ou alors, on parle de soi, comme l'a fait Proust ! J'ai écrit un article qui s'appelle « Proust n'a rien raté sauf la musique ». Proust parle extraordinairement bien de tout, sauf de ça. Il parle des effets que la musique

lui fait. Il en parle magnifiquement, mais de la musique elle-même, rien de rien, pas un mot. « Les longues phrases de Chopin à col de cygne », c'est tout. Il n'est pas entré dedans, la sphère était trop dure, trop fermée, il n'a pas réussi à y pénétrer. En revanche, il a réussi à entrer dans la peinture, dans mille choses, mais pas dans la musique. Il n'a pas réussi à dire ce qu'était la musique.

*V. Estevez* : Et, pourtant, il a vécu avec Reynaldo Hahn...

*J. Drillon* : Manifestement, c'est quelque chose qui l'a préoccupé, il a adoré ça ! Il payait le Quatuor Capet pour venir jouer, la nuit, des quatuors de Beethoven. Il était très préoccupé par ça, mais il n'a pas su le dire.

*V. Estevez* : Les arts n'ont-ils pas déjà leur propre vocabulaire de facture, dans l'œuvre elle-même ? Néanmoins, ne faut-il pas quand même des mots pour parler de ce qui est déjà là, de l'œuvre et de la question posée par cette œuvre-là ? Il faut bien emprunter des vocabulaires autres, puisque le vocabulaire de la musique, c'est la musique, c'est l'œuvre musicale...

*J. Drillon* : C'est assez propre à la musique, parce que les autres vocabulaires circulent d'une manière plus libre, et conviennent mieux, ils sont plus efficaces. Pour la musique, le vocabulaire qu'on emprunte aux autres est terriblement primaire, élémentaire.

La musique est un phénomène très particulier, parce que c'est une erreur de Dieu, c'est un oubli. Il a oublié de nous casser ça, de nous bousiller cette chose... La musique est un réel qui n'appartient pas au réel, c'est un autre réel. Il y a la terre avec la réalité, avec les êtres, les choses, les pensées, le temps, etc. Et il y a la musique, qui est une sorte de satellite qui n'a rien à voir avec la nature, rien à voir avec le monde...

C'est pour ça qu'on ne peut pas en parler et qu'on est obligé d'employer un vocabulaire totalement stupide : fort, doux, rapide, lent. C'est minable ! Alors que c'est absolument autre chose. C'est la seule chose qui ne se divise pas en signe et en signifiant. C'est le seul élément au monde qui ne soit pas séparé en deux. Tout est opposition, tout sauf la musique ; elle est sans aucune contradiction. C'est pour ça que je pense que Dieu l'a oubliée dans son œuvre dévastatrice !

*V. Estevez* : On pourrait parler de *lalangue*, de *lalangue* en un seul mot, comme l'écrivait Lacan, qui est la lallation, le début, avant que la langue ne soit langue... Ce n'est pas ce que vous dites, mais c'est ce qui s'en

rapprocherait le plus. C'est un peu la limite, l'espace que l'enfant aurait de quelque chose, d'une « perception » ; cette musique ou ces sons qui sont entendus pourraient avoir une signification, mais ne l'ont pas encore. L'enfant va reproduire un chant, une imitation juste parce qu'on dirait qu'il essaie d'attraper quelque chose du réel, justement, mais qu'il est impuissant ; c'est même impossible, puisque le réel nous échappe.

*D. Bernard* : Ça vaut chez l'enfant, mais aussi après. C'est toute la question de la langue dans sa matérialité musicale, les mots en tant qu'ils se jouissent, hors sens. Lacan, à la fin de son enseignement, l'a théorisé de plus en plus. Il en est même venu à repenser la définition de l'inconscient à partir, non plus seulement du langage, comme le faisait Freud, mais de cette *lalangue*.

*V. Estevez* : Quand David Bernard parle d'un mot joui, c'est d'un mot qui est inscrit en nous, mais qui n'est pas nécessairement relié à une signification, ni à un texte à côté ; il est isolé.

*J. Drillon* : C'est amusant ! C'est peut-être ce qui explique que Lacan ait dit à l'adresse des analystes – je m'occupe beaucoup de mots croisés : « Faites des mots croisés. » Je viens d'écrire un petit livre sur les mots croisés qui sort en novembre, un essai intitulé *Théorie des mots croisés*. Je fais les mots croisés du *Nouvel Obs* depuis une petite dizaine d'années. Je pense que l'état d'esprit dans lequel on est quand on cherche une définition – une définition astucieuse, méchante, piégée, etc. – est exactement le même que celui dans lequel on doit être pour trouver la solution. Et cet état d'esprit-là, je ne peux mieux le comparer qu'à ce que je crois être l'état hypnagogique. Cet entre-deux, ce moment où l'on ne dort pas encore, où les rêves n'ont pas commencé à se produire dans la tête, mais où tout d'un coup les images surviennent, se mélangent, etc. Et donc, si vous n'êtes pas dans cette espèce d'état de liberté, où le mot n'est plus porteur de son sens habituel, mais où il faut le laisser flotter, dans un état où il accepterait d'autres significations, d'autres échos, ou bien vous ne trouvez pas votre définition, ou bien vous ne trouvez pas votre solution.

Et je sais comment produire cet état-là à volonté. C'est un petit peu l'histoire de l'écriture automatique ; je pense qu'on ne doit pas en être très loin. Robert Desnos était particulièrement fort dans cet exercice ; il devait savoir où était le bouton intérieur sur lequel appuyer pour se trouver dans cet état où on peut encore un peu penser, tout juste parler ; mais déjà, ça commence à flotter...

V. Estevez : L'association libre de l'analysant serait aussi quelque chose de cet ordre-là, surtout en fin d'analyse, c'est-à-dire des mots qui viendraient... sans contexte. En plus, ça permet d'écouter des sens autres que ceux qu'on peut attribuer à un mot, puisque l'analysant va apporter une coloration qui lui est propre. C'est très proche de ce que vous dites.

Œuvres de Jacques Drillon évoquées au cours de l'entretien :

*Traité de la ponctuation française*, Paris, Gallimard, 1991.

*Schubert et l'infini*, Arles, Actes Sud, 1996, rééd. 2005.

*Children's Corner*, Paris, Gallimard, 1997.

*Six érotiques plus un*, Paris, Gallimard, 2012.


*Les Fausses Dents de Berlusconi*, Paris, Grasset, 2014.


*De la musique*, Paris, Gallimard, 1998.


*Théorie des mots croisés*, Paris, Gallimard, 2015.

Mots-clés : ponctuation, style, faute, musique, mots croisés.

---

1.  Xavier de La Porte : « On ne s'appelle plus, on s'écrit des sms. Pas de panique ! », consultable sur le site de Rue89.

2.  On trouvera un exemple similaire dans l'ouvrage de Julien Rault, *Poétique du point de suspension*, Nantes, éd. Cécile Defaut, 2015, p.79-83.

3.  Jacques Drillon, *De la musique*, Paris, Gallimard, 1998, p. 190. « Dans la musique pour piano de Schubert, imaginer que chaque note porte une syllabe, placer le plus justement possible les "Hertz" et les "Schmertz", les "getan", distribuer consonnes et voyelles, distinguer les fricatives des palatales, les chuintantes des liquides, jouer telle attaque comme s'il s'agissait d'un "du", ou d'un "ich". »

## LECTURE

---

## Jean-Michel Arzur

### À propos de *Vivre ensemble dans un monde incertain* de Serge Paugam \*

*Serge Paugam est sociologue, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS. Il est également responsable de l'Équipe de recherche sur les inégalités sociales (ERIS) du centre Maurice-Halbwachs.*

Le titre du dernier livre de Serge Paugam, *Vivre ensemble dans un monde incertain*, illustre particulièrement bien la façon dont il questionne les modalités d'attachement des individus entre eux et à la société. En effet, nous suivons tout au long de cet ouvrage un même fil qui met en exergue la tension constante qui existe entre l'individuel et le collectif. L'auteur se situe dans la suite des travaux d'Émile Durkheim (1858-1917), un des fondateurs de la sociologie moderne, connu pour ses ouvrages tels que *De la division du travail social* (1893) ou encore *Le Suicide* (1897), et qui a particulièrement analysé les risques de désintégration des liens dans les sociétés modernes face aux conséquences de l'essor du capitalisme. C'est, en effet, à partir des risques de rupture que les quantité et qualité des liens fondamentaux qui unissent l'individu aux autres d'un groupe social sont ici abordées. Serge Paugam en fait l'inventaire dans cette période contemporaine qui est la nôtre, c'est-à-dire profondément modifiée sur le plan sociologique depuis la Seconde Guerre mondiale :

- les liens de filiation naturelle ou adoptive ;
- les liens de participation élective, qui sont fondés sur un choix (amour, amitié, etc.) ;
- les liens de participation organique, soit l'intégration dans le monde du travail ;



– les liens de citoyenneté, qui permettent l'appartenance à un corps fondé sur le partage de valeurs ou d'idéaux.

Ces types de liens ont une fonction socialisatrice pour les deux premiers, identitaire pour les liens de filiation, ils décernent une position sociale pour le troisième et garantissent des droits fondamentaux pour le quatrième. Tous assurent à l'individu protection et reconnaissance, qui constituent les fondements du lien social pour Durkheim. C'est à cette théorie du lien social que se réfère Serge Paugam, la seule qui peut rivaliser avec celle de Lacan, selon Sidi Askofaré <sup>1</sup>.

Selon Durkheim, la division du travail produit un système de complémentarité et donc d'interdépendance qui nécessite concertation et coopération entre les individus. Dès lors, face à l'individualisme contemporain, la solidarité se transforme mais ne disparaît pas. La question est alors de savoir si les liens, plus nombreux que par le passé puisqu'ils se multiplient au gré des réseaux professionnels, amicaux et associatifs, ont la même force dans notre monde d'aujourd'hui, sans pour autant verser dans la nostalgie des sociétés traditionnelles, qui n'étaient pas, elles non plus, à l'abri de ruptures brutales, comme nous le rappelle Serge Paugam.

Tous ces types de liens n'ont pas forcément la même valeur instituante et les discours confèrent aux sujets une assise identificatoire plus ou moins solide. Les liens de filiation ont sans doute une fonction identitaire moindre depuis les dernières décennies du fait de l'évolution sans précédent des coordonnées de la famille. Les liens de participation élective, faiblement institutionnalisés, fondés sur le choix c'est-à-dire sur le désir, ne relèvent d'aucune contrainte sociale et garantissent assez peu les individus quant à leur place dans le lien social. Le lien de citoyenneté fondé sur le partage des valeurs apparaît moins fédérateur que par le passé ; nous assistons au contraire de plus en plus aux ruptures de ce lien qui génèrent l'exclusion des droits et de la protection élémentaire due aux citoyens. Reste donc logiquement le travail comme point pivot de l'assurance du sujet.

Ce modèle sociologique est intimement lié à l'économie et Durkheim fait de la solidarité organique, basée sur l'intégration dans le monde du travail, le socle même du lien social dans nos sociétés modernes. L'individu est identifié par son *utilité sociale* et la rupture du lien de participation organique produit non seulement une précarité de l'emploi mais une cascade de conséquences pouvant aboutir à une véritable précarisation sociale. Mais le sujet ne tient-il qu'à ce qui le lie à la communauté par son *utilité sociale* ? C'était l'idée de Durkheim, qui pensait l'homme moins enclin au suicide s'il pouvait s'attacher à des fins dépassant ses intérêts personnels ; en d'autres

termes, s'il n'était pas brutalement renvoyé à sa solitude constitutionnelle. Freud, lui-même, oppose le développement individuel à l'évolution culturelle dans le chapitre VIII du *Malaise dans la civilisation*. S'il maintient du côté du sujet la recherche du bonheur, programmée par le principe du plaisir, il indique dans le même temps comment le sujet ne peut y parvenir isolément et que « l'agrégation ou l'adaptation à une communauté humaine apparaît comme une condition presque inévitable <sup>2</sup> ».

Cependant, Serge Paugam souligne comment l'investissement inégal de ces liens sociaux peut produire une *intégration* <sup>3</sup> très variable selon les individus. Elle peut être *assurée*, c'est le type idéal, mais aussi *fragilisée* lorsque certains liens sont affaiblis, *compensée* lorsque l'un des quatre types de liens vient à céder et qu'un travail de restauration est à l'œuvre, ou alors *marginalisée* lorsque le sujet est réduit à un état de survie, voire de mort sociale.

À première lecture, tout semble se résumer à la façon dont un sujet peut habiter ou non un type de discours établi à partir des identifications décernées par l'Autre, c'est-à-dire le *socle normatif* pour les sociologues. Cela laisse complètement de côté la variable subjective, dont il est assez peu question dans cet ouvrage.


L'individualisme est depuis longtemps mis en cause par les sociologues qui avancent plutôt « la modération du désir <sup>4</sup> » comme condition pour assurer le bonheur des individus, soit une thèse conforme au renoncement pulsionnel qu'évoque Freud dans le *Malaise*. Sidi Askofaré évoque la façon dont la théorie du lien social de Durkheim est bâtie sur « un rejet des théories du fonctionnement social fondées sur l'individu <sup>5</sup> » ; il y oppose une théorie lacanienne du lien social, « fondé sur le langage <sup>6</sup> » plutôt que sur le travail et l'économie et qui présuppose une théorie du signifiant, du sujet et de la jouissance. Les liens de discours permettent, en effet, un traitement de la jouissance du sujet qui, elle, n'est pas liante mais plutôt à situer dans le registre de l'Un-tout-seul.


Pourtant, la variable individuelle ressurgit inévitablement de ce modèle sociologique au travers des ratés, des inégalités, des différences d'intensité de ces liens. Serge Paugam fait d'ailleurs de l'intégration la résultante d'un « entrecroisement spécifique <sup>7</sup> » qui peut assurer aux individus une « distinction sociale <sup>8</sup> » lorsque les quatre types de liens sociaux sont suffisamment consistants. Pas de modèle unique donc, mais plutôt des « cercles [...] articulés les uns aux autres pour offrir aux individus des garanties multiples de protection et de reconnaissance <sup>9</sup> ». Entrecroisement de liens, cercles articulés, consistance, distinction, autant de signifiants qui nous rappellent étrangement le nœud borroméen tel que Lacan l'a construit afin de serrer


au plus près le nouage symptomatique du parlêtre. Nous passons donc des discours où se logent les sujets à une autre dimension mettant en valeur un nouage particulier au joint entre l'individuel et le collectif. « La psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale <sup>10</sup> », écrit Freud en 1921 pour sanctionner le fait qu'il ne peut être fait abstraction du lien à l'Autre dans lequel s'inscrit le sujet. C'est en ce point-là que les discours de la sociologie et de la psychanalyse peuvent trouver un terrain d'entente. Mais l'analogie ne peut guère être poussée plus loin puisque le nouage du parlêtre est caractérisé par sa fixité, sa stabilité, alors que cet entrecroisement de liens n'est pas un état mais un processus, temporaire, réversible puisque soumis aux aléas de la vie.


Lorsque Lacan dégage cette fonction d'appareillage de la jouissance propre au langage, le discours analytique fait un pas de plus pour rendre compte de la consistance des liens qui font tenir ensemble les corps parlants et jouissants. Il est néanmoins tout à fait intéressant de constater que Serge Paugam termine sur cette question de la substance des liens, au-delà de leur valeur symbolique ou relationnelle. Il évoque, en effet, une configuration particulière à chaque société, issue des aléas de son histoire et qui lui donnerait une « tessiture spécifique <sup>11</sup> ». Son livre se conclut sur ce signifiant dont les racines nous renvoient à l'idée de trame, de texture, soit précisément à ce qui donne consistance. S'il en formule l'hypothèse au niveau du social là où le psychanalyste la situe du côté du parlêtre, la question est, malgré tout, bel et bien posée.


---








\*  S. Paugam, *Vivre ensemble dans un monde incertain*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2015.

1.  S. Askofaré, « Lien social et "liens hors discours" », *Mensuel*, n° 98, Paris, EPFCL, 2015, p. 33.

2.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 100

3.  Serge Paugam actualise les concepts d'*intégration* et de *régulation* de Durkheim dont il tire des modèles. L'intégration correspond à l'organisation d'une société selon le principe de la *solidarité entre les membres*, tandis que la régulation correspond à un *ensemble de règles acceptées et respectées par les individus* qui composent la société. L'intégration est un vecteur qui part de l'individu vers le social : la façon dont les individus s'attachent entre eux par le biais de normes et de valeurs constitue cette *intégration des individus à la société*. La régulation est un vecteur qui part de la société vers l'individu : cette régulation est une *intégration de la société*.

4.  S. Paugam, *Vivre ensemble dans un monde incertain*, op. cit., p. 28.

5.  S. Askofaré, « Lien social et “liens hors discours” », art. cit., p. 33.
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 21.
7.  S. Paugam, *Vivre ensemble dans un monde incertain*, op. cit., p. 87.
8.  *Ibid.*, p. 64.
9.  *Ibid.*, p. 67.
10.  S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1987, p. 123.
11.  S. Paugam, *Vivre ensemble dans un monde incertain*, op. cit., p. 89.

# IX<sup>E</sup> RENDEZ-VOUS DE L'INTERNATIONALE DES FORUMS

Medellín 2016

---

*Préludes*

## Dominique Fingermann

### Prolétaires de tous les pays

« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! », souhaitait un certain discours dans l'ancien temps qui fut bel et bien le nôtre et dont Lacan disait : « Ils veulent un maître ! » (m'être).

Les prolétaires de notre temps ont déchanté et n'entonnent plus en chœur le poème de Paul Fort : « Si tous les gars du monde voulaient se donner la main <sup>1</sup>... »

Ils courent de-ci, de-là, se croisent, se dépassent, se tournent autour, et font trois petits tours et puis s'en vont. On dirait cette pièce saisissante de silence de Peter Handke, *L'heure où nous ne savions rien l'un de l'autre* <sup>2</sup> au cours de laquelle, sans mot dire, pendant moins d'une heure d'allées et venues, plus de trois cents « individus » traversent une place, déambulent, se bousculent, trébuchent l'un sur l'autre, se croisent et recroisent sans jamais se rencontrer.

On pourrait clamer : « Qu'ils sont fous ces contemporains ! », mais voilà que nous y sommes tous bien empêtrés dans ce tourbillon, les canailles, les débiles, et les « bien » pensants, et même ceux qui, avisés du non-rapport, tiennent tout de même à leurs petits plus-de-jouir *up to date* pour mener leurs petites affaires.

Plus visible dans la scène contemporaine que dans la pièce de Handke, chacun tripote ses petits objets qu'il croit avoir dans la poche, sans se rendre compte que celle-ci est percée comme un tonneau des Danaïdes car, broyés par la machine à sous, ils seront déjà toujours datés. Et dès lors, si le discours capitaliste ne fait pas lien, il n'est cependant pas hors discours comme la psychose.

Mais... la psychanalyse.

La psychanalyse, si elle ne fait peut-être toujours pas prime sur le marché, n'a cependant pas baissé les bras, tout au moins dans cet autre champ, le champ lacanien, de ce que Lacan l'a nommé, depuis *L'Éthique de la psychanalyse*, comme celui qui n'ignore pas la jouissance.

Alors, la psychanalyse persiste et signe en dépit de ceux qui chantent depuis toujours sa retraite, et propose un partenaire hors pair qui a chance de répondre à ce qui, de structure, ne fait pas lien.

Oui, la psychanalyse est au rendez-vous pour certains prolétaires, qui n'en sont pas moins sujets à l'angoisse sans remède, et qui de par certaines circonstances et contingences trouvent un psychanalyste.

Que se passe-t-il alors ? Liaisons et déliaisons dans la clinique analytique ? Élémentaire, mon cher ! Freud l'a bien expliqué : Éros et Thanatos ! Éros, du principe de plaisir, au désir et à l'amour de transfert, trompe la mort. Thanatos, se met toujours en travers des chemins et des lendemains qui chantent.

Les prolétaires du discours capitaliste qui par courage ou en désespoir de cause prennent le risque de venir à la psychanalyse ne se contentent pas de cette simple bipolarité, que par ailleurs la science leur promet de guérir.

En effet, la question de ce qui fait lien et rupture de lien dans la clinique psychanalytique convoque notre interrogation, elle est bien moins simple que ce qu'elle en paraît à première vue et méritera toute notre attention au cours du prochain rendez-vous international de l'IF-EPPCL à Medellín de juillet 2016. Nous y aurons sûrement l'occasion de nous entendre déplier la particularité des liens (de parole, demande, désir) que l'expérience d'une analyse traite bien singulièrement, leur relation aux déliaisons salutaires qu'elle permet, ainsi que les nouveaux nouages qu'elle peut éventuellement produire.

L'éthique de la psychanalyse, qui dirige et oriente la clinique qui en relève, se heurte contre les effets du discours contemporain, mais elle barre le malaise spécifique de cette civilisation quand elle soutient la subversion du sujet barré et élève sa cause à la dignité de semblant, agent d'un discours nouveau car il préserve « l'effet révolutionnaire » du symptôme<sup>3</sup>.

Dès les premiers dits des entretiens préliminaires, qui déclinent ratages, ravages, solitudes, ennuis et autres déclins du sens de la vie, se dénote ce point de singularité à nulle autre pareille, un point d'émergence d'un dire qui ex-siste, quelque chose qui s'excepte des dits tout en les fomentant. C'est en ce point de déliaison radicale qui se détache comme un point d'urgence que répond « de l'analyste » ; quelque chose comme une fonction « analyste », un silence, une présence, que l'ensemble vide ( $\emptyset$ ) pourrait bien écrire, engage cet étrange dialogue. Ici donc, en ces points d'émergence et d'urgence, les symptômes de leur vie ordinaire deviennent analysables de par le lien du transfert et se constituent comme symptômes analytiques.


« L'intervention sur le transfert » pourra alors produire la bascule du symptôme du pire au dire. Cette intervention fonctionne fondamentalement comme « dire que non <sup>4</sup> », qui actualise tout à la fois le « pas de rapport » et le « Ya d'l'un » et qui dénoue ce que Colette Soler <sup>5</sup> appelle le « faux lien » du transfert.

« Un analyste véritable n'y entendrait pas plus que de faire à ce dire, jusqu'à meilleure à se prouver, tenir la place du réel <sup>6</sup>. » C'est ainsi que, par chance, le dire de l'interprétation peut faire « lien » avec l'Un-Dire analysant. C'est par la voie de cet étrange dialogue qu'au bout du compte des tours dits le symptôme comme nœud peut se reconnaître et se faire connaître comme « impudence du dire ».


« [...] à partir du dire qu'il "y a de l'Un", j'allais aux termes que démontre son usage, pour en faire psychanalyse <sup>7</sup> », disait Lacan. Espérons en effet pour notre monde que l'on puisse longtemps en faire bon usage au cours des liens à venir.


*Mots-clés : psychanalyse, liens, nœud, dire, civilisation.*


---


1.  Paul Fort chanté par les Compagnons de la Chanson en 1957. <https://www.youtube.com/watch?v=wGwHnFUDmww>


2.  P. Handke, *L'heure où nous ne savions rien l'un de l'autre*, Paris, L'Arche, 1992.

3.  J. Lacan, « Compte rendu du séminaire XV – L'Acte analytique », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 381.

4.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 453.

5.  C. Soler, *Qu'est-ce qui fait lien ?*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2012.

6.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 476.

7.  J. Lacan, « Compte rendu du séminaire ...ou pire (1971-1972) », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 547.



## Diego Mautino

### Qu'est-ce qui défait les liens ?

#### Préliminaire

Le prochain rendez-vous nous convoque sous le titre « Enlaces y desenlaces según la clínica psicoanalítica <sup>1</sup> ». En italien, nous avons proposé : « Legami e slegature... » pour exprimer l'intérêt de ces deux termes qui ouvrent à ce qui est lié, ou pas, des trois dimensions R, S et I. Cela permet de faire entrer, en même temps, dans le champ lacanien soit la problématique de ce qui se noue et se dénoue au niveau borroméen, soit celle des liens humains. Si nous avions choisi comme titre : « Nouages et dénouements », cela aurait pu être assez limitatif par rapport au nœud borroméen, avec le risque de nous faire oublier les nœuds de l'amour. « Liaisons » désigne prioritairement les liens d'amour mais conserve aussi un sens plus général ; « déliaisons », nous l'avons traduit par *slegature*, peu utilisé mais bien compréhensible, et ce mot a l'avantage de déjà exister en italien, contrairement, par exemple, à *slegami* qui n'existe pas. De plus, son usage peu fréquent laisse ouvert à ce qu'il s'agit de lier ou de délier, permettant d'inclure le nouage et le dénouage des nœuds, ainsi que les liens sociaux. Si nous avions choisi « Liaisons et déliaisons dans la clinique psychanalytique », nous nous serions limités au thème des drames et du dénouement du transfert dans les analyses, tandis que « ... selon la clinique psychanalytique » élargit le thème, permettant de ne pas considérer uniquement ce qui se passe dans les cures analytiques.

L'expérience de la psychanalyse provient du malaise dans la civilisation et l'époque dramatique de notre temps le confirme de façon frappante. J'évoque seulement les déliaisons, les déchirements, les ruptures, ce qui défait les liens que ce soit au travail, dans la famille ou dans les relations amoureuses, l'instabilité généralisée des agrégations sociales : les relations éphémères, la solitude, la précarité et la détresse face à une violence généralisée... Interroger « Qu'est-ce qui défait les liens ? » suppose une hypothèse préliminaire sur ce qui, au contraire, noue, lie, fait lien. Comme nous le rappelle Colette Soler <sup>2</sup> dans la présentation du rendez-vous, le thème de ce qui fait et défait les liens sociaux a surgi dans la psychanalyse dès le

début, lorsque Freud en suivant la parole des analysants qui le consultaient a réanimé l'antique couple fait d'Éros, dieu de l'union, et de Thanatos, puissance « démoniaque » qui dissocie.

Lacan repense et relance l'expérience freudienne en termes de langage, discours et nœuds, avec lesquels il réordonne ce qui fait et ce qui défait les liens. D'abord, il ordonne les « agrégations de l'Éros » à partir de la chaîne du langage au moyen de la demande et du désir. Ensuite, il écrit la structure du discours, établissant quatre différents liens sociaux. Enfin, il a recours au nœud borroméen pour traiter le « sujet réel » dans l'acte de dire.

### Le symptôme : pas deux sans trois

Freud trouve dans le symptôme la fonction d'une satisfaction substitutive, assumée ou repoussée, que Lacan condense dans la formule : « Il n'y a pas de rapport sexuel », nous disons suppléance produite par le manque de rapport. Là où le signifiant qui inscrirait la jouissance entre les corps parlants manque, quelque chose – une phrase, une scène, un trait –, fixé par une contingence, forge les conditions de jouissance. La vérité, comme cause refoulée du symptôme, est solidaire avec l'hypothèse de l'inconscient langage ; elle parle avec les signifiants articulés dans la chaîne du dire mais ne se confond pas avec les dits, puisqu'elle est plutôt refoulée, elle est à produire par les dits. Cette cause implique aussi quelque chose qui vient du réel du traumatisme et objecte au nœud de jouissance avec un semblable – Lacan écrit : « Y a d'l'Un », précisant que cela ne fait pas lien.

Au moment où il restitue le dire de Freud grâce à la formule « il n'y a pas de rapport sexuel », Lacan note que l'être parlant a, au contraire, une relation avec son propre corps, qui est d'adoration. La première formule, « il n'y a pas de rapport sexuel », met l'accent sur ce qui manque pour écrire un rapport entre les sexes ; Lacan écrit alors « la malédiction sur le sexe <sup>3</sup> ». La seconde, « y a d'l'Un », à la différence de la négativité de la première, paraît, au contraire, avoir une positivité réelle – même si elle n'est pas plaisante parce qu'elle ne représente pas le sujet, car elle s'inscrit dans le champ de la jouissance. « Y a d'l'Un » est ce qui se répète comme « rencontre manquée ». Cela conduit Lacan à affirmer dans *Télévision* que la répétition est le bon heur du sujet. « [...] tout heur lui est bon pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète <sup>4</sup> », parce que dans tous les cas cela perdure comme Un seul. Ce qui se répète finalement dans la rencontre manquée est le non-rapport avec l'Autre.

Quelles sont ces choses dont s'occupe la psychanalyse, pour lesquelles le réel se met en travers et ne cesse jamais de se répéter ? Ce sont les choses

de l'amour, celles des liens entre les hommes et les femmes et ce qui se met en travers pour empêcher que les choses aillent. Qu'est-ce donc sinon le réel défini par l'impossibilité d'écrire le rapport ? La formule « il n'y a pas de rapport sexuel » est le signe du réel du non-rapport, une modalité de jouissance particulière fixée par le traumatisme. Jouissance Une qui provient du non-rapport. Le Un de la jouissance qui s'inscrit dans l'analyse démontre l'impossible d'écrire le non-rapport, c'est le sens du non-rapport. C'est dire que « dans le chiffrage est la jouissance, sexuelle certes, [...] c'est là ce qui fait obstacle au rapport sexuel établi, donc à ce que jamais puisse s'écrire ce rapport <sup>5</sup> ».

### Le *sinthome* : de trois à quatre








Que le sens du symptôme soit le réel en tant qu'il se met en travers peut permettre de nouer une fonction du symptôme qui n'était pas dans sa définition comme métaphore. On ne peut pas dire le vrai du réel et, cependant, le symptôme révèle le réel, il est signe du réel du non-rapport, il montre une modalité de jouissance particulière, fixée par le traumatisme. Ce Un de la jouissance du symptôme prend le sens du non-rapport, qui est une suppléance au manque de jouissance qui inscrirait le rapport sexuel.

Comment entendre l'énoncé de Lacan quand il dit que « l'analyste, lui, a pour mission de le contrer [le réel] <sup>6</sup> » ? Cela veut-il dire s'opposer à l'impossible du lien social, contrer alors le symptôme du prolétaire auquel le réduit le discours capitaliste sans lui laisser les moyens de faire lien ? Comment peut répondre le psychanalyste pour faire valoir le lien établi par son discours ? L'analyste peut intervenir avec l'offre d'une interprétation qui ne se contente pas de la vérité et qui prend en compte le réel, condition pour faire tourner l'impuissance à l'impossible <sup>7</sup>.

Au début de l'analyse, l'acte du *un-dire* peut contrer ce qui vient du réel dans ce qui défait des liens ; et à la fin ? Lacan montre qu'à la fin de l'analyse c'est l'inscription d'un trou dans lequel le sujet puisse prendre part comme objet *a*. Un trou qui fait nœud avec la *co-incidence* des trois trous (R, S, I). À partir du séminaire R.S.I. (1974-1975), Lacan montrera un autre nœud : un nœud à quatre – dans lequel le quatrième élément (*sinthome*) prend fonction de suppléance. Qu'est-ce qui peut faire tenir ensemble les trois consistances transportées par la parole ? Un quatrième élément ? Dans ce qui se noue et se dénoue des liens humains, pourrions-nous dire : il n'y a pas trois sans quatre ?

Traduction : Isabelle Cholloux.

*Mots-clés : RSI, déliaisons, « sujet réel », co-incidence, sinthome.*

- 
1.  « Liaisons et déliaisons selon la clinique psychanalytique ». Le titre est en espagnol tel qu'il surgit à Paris en juillet 2014.
  2.  C. Soler, Présentation du thème pour le IX<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL, 22 décembre 2014.
  3.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 531. La malédiction de l'inconscient est l'impossible du rapport. En deux mots, « mal-diction » évoque aussi le dire mal ; de plus, *malediction* avec l'accent circonflexe fait référence à *mâle*, ce qui rappelle ce que Freud indiquait à propos d'une seule libido, de nature masculine.
  4.  « Où en tout ça ce qui fait bon heur. Exactement partout. Le sujet est heureux. C'est même sa définition puisqu'il ne peut rien devoir qu'à l'heur, à la fortune autrement dit, et que tout heur lui est bon pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète. » (J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 526.) À écrire *bon heur*, Lacan souligne le versant de bonne fortune, de chance présent dans le terme *heur*, également homophone de *heure* et *heurt*.
  5.  J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 556.
  6.  J. Lacan, « La troisième. Intervention au Congrès de Rome (31 octobre 1974-3 novembre 1974) », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.
  7.  « Ce n'est qu'à pousser l'impossible en ses retranchements que l'impuissance prend le pouvoir de faire tourner le patient à l'agent » (J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 446).

---

# Bulletin d'abonnement

## au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version : ☐ NUMÉRIQUE 30 €  
☐ PAPIER 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

### Vente des *Mensuels* papier à l'unité

- ☐ Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €
- ☐ Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €
- ☐ Prix spécial pour 5 numéros : 25 €
- ☐ Numéros spéciaux : 8 €
  - n° 12 - Politique et santé mentale
  - n° 15 - L'adolescence
  - n° 16 - La passe
  - n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation
  - n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse
  - n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

### **Frais de port en sus :**

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €  
Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :  
EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)